Library of

THE MEADVILLE THEOLOGICAL SCHOOL

Gift of

W. C. Graham

Accession No. 53431

resented to the Library of
he Meadville Theological School
y Professor W. C. Graham.
n Memory of the book's former owner
Professor J. M. Powis Smith.

LE POÈME DE JOB

Bible, O.T. Job. French. 1929

JUDAÏSME

ÉTUDES PUBLIÉES SOUS LA DIRECTION DE P.-L. COUCHOUD

LE POÈME DE JOB

TRADUCTION NOUVELLE, INTRODUCTION ET NOTES

PAR

PAUL BERTIE

LES ÉDITIONS RIEDER
7, PLACE SAINT-SULPICE, 7
PARIS
M.CM.XXIX

Le livre hébreu de Job est une de ces œuvres qui se rangent d'elles-mêmes parmi les plus imposantes et les plus belles de la littérature de tous les âges et de tous les pays. La forme élevée de *poème* à la fois lyrique et dramatique, son sujet d'un intérêt humain qui excite si puissamment le triple sentiment religieux, moral et esthétique, en font une lecture dont l'attrait ne tombe, ni ne faiblit avec le temps. C'est pourquoi le traduire avec une scrupuleuse fidélité en quelqu'une de nos langues modernes pour le faire une fois de plus apprécier et goûter du grand public, c'est lui assurer plus d'admirateurs et d'amis.

Il existe déjà, il est vrai, nombre d'excellentes traductions de ce livre prestigieux, en anglais, en allemand, en français... en un mot dans tout idiome de nation civilisée où s'est diffusée, avec le judaïsme et le christianisme, la coutume de lire et de relire la Bible. Aussi, l'intention plus spéciale de l'auteur de la présente traduction n'a-t-elle pas été de refaire, en prétendant la rendre meilleure, quelqu'une des traductions françaises du livre de Job déjà existantes, mais d'offrir au public de notre pays l'œuvre du vieux poète hébreu dans sa saveur toute particulière,

sous la forme poétique et rythmique la plus approchée de celle de l'original ; c'est-à-dire avec une coupe de phrase très voisine de celle qui caractérise le vers hébreu, mais qui ne fût pourtant ni de la prose lâche, trop lourde pour bien marquer le balancement de ce vers en distique, ni de la poésie rimée, nécessairement infidèle.

L'entreprise pouvait paraître audacieuse, et la tentative vouée d'avance à un échec radical et certain. C'est pourtant sous l'auspice de bienveillants éloges décernés par un maître de style, et sous l'égide d'une appréciation favorable formulée par un maître en langue et littérature hébraïques, que paraît en librairie ce *Poème de Job*.

Quelques lignes préliminaires présenteront maintenant l'ouvrage en traitant successivement, et avec une méthode en quelque manière intuitive, du sujet du livre pris dans son ensemble ; du caractère pourtant composite qu'il doit à son élaboration progressive ; de l'objet et du cachet littéraire propres à chacune de ses parties composantes ; de sa valeur religieuse, morale et philosophique ; des parallèles qu'il a dans d'autres littératures antiques ; enfin de quelques particularités de la traduction nouvelle offerte au public.

Cette présentation de l'ouvrage ne prétend qu'à très peu d'originalité, le travail de l'auteur

ayant consisté surtout à repenser pour son propre compte, et d'après sa traduction, ce que d'autres avaient déjà réussi à bien dire sur tous ces points.

I. — Le sujet du poème

Si on lit rapidement et tout d'un trait le livre de Job dans sa forme et sa teneur actuelles, il peut sembler construit et cimenté dans les conditions de la plus rigoureuse et de la plus frappante unité.

Un récit poignant s'y trouve dramatiquement développé. Job, homme juste et craignant Dieu, exemplairement résigné sous le coup des épreuves multiples et douloureuses à quoi l'ont soumis comme de concert, et sans qu'il en eût conscience, les êtres supérieurs Iahvé et Satan, s'irrite tout à coup soit du silence longtemps prolongé et visiblement réprobateur de trois de ses amis, spectateurs abattus et en quelque sorte anéantis de son état d'humiliation radicale et profonde, soit de la durée persistante de l'horrible et incurable mal physique dont il se trouve atteint. Il perd contenance et s'échappe, dans les termes les plus amers, en une plainte passionnée contre Dieu à qui il reproche en premier lieu de le laisser vivre encore après tant de maux endurés. Ces

amis, venus pour le consoler, mais incapables en la circonstance, ou tout au moins inhabiles, dans cette œuvre de condoléance et de réconfort, lui font un crime de sa plainte et par degrés lui insinuent et lui veulent faire avouer qu'il a encouru par quelques fautes cachées son malheureux sort. A cet effet, ils lui vantent pieusement la justice divine qui toujours punit le coupable ; ils lui énumèrent sans fin et lui décrivent avec complaisance les maux sans nombre qui atteignent l'orgueilleux insurgé contre Dieu ; ils l'exhortent enfin à reconnaître loyalement son démérite, moyennant quoi lui seront rendues santé et prospérité.

Dans ses réponses, Job entrelace maintenant à la plainte que lui arrache la souffrance celle de ne recevoir point consolation due et véritable de la part de ses amis butés à l'incompréhension de son cas particulier de juste souffrant ; celle d'être ainsi injustement disgracié, repoussé, comme rejeté de Dieu jadis son ami, aujourd'hui son persécuteur ; celle de subir, non coupable, un sort aussi malheureux, si différent de celui des méchants que Dieu, à son estime, omet de punir ; celle, enfin, de se voir du fait de cette disgrâce et des injustes soupçons de ses amis atteint dans l'honneur et la dignité de sa vie morale tout à fait sans reproche. Fier à bon droit de son innocence et de la justice de sa cause, il ne craint pas de provoquer à débats judiciaires

et Dieu qui le poursuit de sa colère, et ses amis qui l'attaquent, par devant Dieu même qui ne pourra manquer de reconnaître sa parfaite intégrité et de punir ses accusateurs. Ses discours finissent sur cette fière affirmation, et les amis y acquiescent enfin par leur silence.

Mais voici qu'un cinquième interlocuteur intervient tout à coup pour reprendre le débat et condamner à la fois Job et ses amis. En réalité, Job n'a pas été et n'est pas un vrai juste ; il est pécheur comme tout homme, et il a mérité son triste sort par l'orgueil secret qu'il concevait de sa justice. Seulement, les maux qu'il endure sont, en même temps qu'un châtiment, une épreuve et une invitation divine à venir à résipiscence.

Ni Job, ni ses amis ne répliquent cette fois. Pour clore définitivement la discussion Iahvé intervient en dernier ressort, humilie Job en un discours pressant qui magnifie la grandeur et la puissance divines, et répréhende sévèrement les trois amis d'avoir mal jugé de Job et de lui-même. Job reçu en grâce pour toujours intercédera pour eux et, avec ses fils et ses filles, recouvrera mesure double de ses années compromises et de ses biens anéantis.

Il faut le reconnaître, ce long récit se tient assez bien dans l'ensemble, et laisse dans l'esprit du lecteur l'impression générale que Job, soumis aux épreuves que l'on sait, en est sorti victorieusement, sinon à l'honneur de sa persé-

vérance dans sa résignation première, ou pour la démonstration péremptoire de son absolue justice, du moins pour le triomphe de sa piété inaltérable envers Dieu proclamé son juste juge tout autant que son apparent persécuteur.

La question change entièrement d'aspect si l'on scrute dans le détail de chacune des parties principales dont se compose le livre, la façon particulière dont nous sont présentés les personnages impliqués dans l'action dramatique.

II. — La composition du poème

Les discours de Job, de ses amis, d'Élihu et de Iahvé sont écrits en langage versifié : ce sont, pour autant, de véritables pièces de poésie. Leur ensemble constitue donc en réalité un long poème composé et arrangé à loisir, intercalé enfin dans le récit en prose de l'histoire de Job. Mais encadrés qu'ils sont dans ce récit et amenés chacun à l'aide de quelque courte notice également rédigée en prose, ils n'en réalisent pas moins un épisode particulier et important de cette histoire. Et c'est là où vient justement se briser l'apparente unité de conception du livre.

Ces *trois* amis d'abord, venus de si loin, après des jours et des mois (VII. 3) pour consoler Job, et qui si mal, d'ailleurs, y réussissent avec leurs

longues dissertations et après un si long séjour,
ıt leur réplique étrange et de sens tout opposé
ans *tous* les amis, parents et voisins de Job que
conclusion du récit nous montre se hâtant
accourir à la nouvelle des malheurs coup sur
ıup survenus, et n'arrivant toutefois, avec leurs
aintes compatissantes et leurs touchantes au-
ônes, qu'après le rétablissement déjà commencé,
nt les péripéties du drame avaient été rapides.
bien que ce dernier épisode du livre entier
rme conclusion beaucoup plus naturelle, et pour
nsi dire obligée, aux deux épisodes précédents où
ob s'était courbé, sans autres mots que de ré-
gnation parfaite, sous les traits de la main di-
ne. Toute la partie poétique du livre, dans le
dre limité par l'arrivée des *trois* amis (II, 11)
l'holocauste de prière offert à leur intention
XLII, 9), paraît donc déjà avoir été insérée après
ıp comme pièce rapportée dans la jouée du
it en prose ouverte entre II, 10 et XLII, 10 :
ssements peu courtois et impertinents de *trois*
is surnuméraires qui s'excluent comme à
ourdie de la *totalité* des amis immédiatement
pressés, et réactions diverses provoquées chez
, Elihu, Iahvé par leur intervention et leur
itude.

Autre anomalie. Job lui-même, personnage
ncipal, varie d'aspect du tout au tout, et avec
ersonnel de son entourage, du récit au poème :
vieux scheik, patriarcal et riche, établi sur

les confins du désert, dans l'ourlet terminal de bons pâturages et des terres cultivables ; don noble campagnard au domaine environné de établissements similaires de ses enfants, parent et amis assez éloignés de lui pour qu'il se trouv obligé d'envoyer les prier à solennité, ou qu'eux mêmes n'arrivent qu'assez tard au rendez-vous Ici, un citadin notable, presque un roi, tout a moins un juge rendant la justice « à la porte » d la ville, en présence de chefs d'un rang inférieu attentifs à ses avis et obéissants à ses décision (XXIX, 7-25). A vrai dire, ici et là également priv de ses fils (XXIX,5) ; mais dans le récit, parc qu'ils ont péri dans une catastrophe soudaine dans le poème, parce qu'ils le délaissent et fuient (XIX, 17), et que lui-même peut encor souhaiter les perdre en punition de quelque péch (XXXI, 1, 7-8). Il en est de même, et non moin clairement, de ses serviteurs : ceux du récit son tous morts, tués par les pillards du désert, le fe du ciel, ou l'écroulement subit de la maison d champs ; ceux du poème sont si bien vivant qu'ils désobéissent au maître, se moquent de l et se révoltent (XXX, 1-15), et que Dieu peu encore intervenir dans leurs litiges (XXXI, 13-14 Enfin, ce sont non seulement les enfants qui détournent avec dégoût de leur père déchu d pouvoir et par ailleurs cruellement affligé ; sont encore les proches, hôtes, confidents, fam liers, toutes connaissances des jours heureu

qui oublient le vieux prince et lui sont hostiles (XIX, 13-19) ; alors que les parents et connaissances de toujours se serrent au contraire autour du Job appauvri et souffrant des campagnes, pour le secourir et le consoler. Peut-il exister contraste plus frappant et plus décisif entre la présentation si connue du héros du livre faite par le récit, et celle que nous révèle la teneur même du poème ? Et ce poème peut-il déjà être estimé autre chose qu'une reprise du thème du récit, pour le traiter à un point de vue différent, et non une suite et un dénouement connaturels à l'histoire précédemment racontée ?

Le personnage de Satan, ou, pour mieux dire, de l'ange « accusateur » près le tribunal divin, qui a bien pu être négligé à la fin par l'auteur du récit, puisque c'est d'autorité que Iahvé change subitement le sort de son serviteur fidèle, ne reparaît plus au cours du poème, où cependant les paroles amères, et en maint passage audacieuses, de sa victime lui donnaient à peu près cause gagnée : Job a « maudit » Dieu tout au moins indirectement en maudissant le jour de sa naissance ; et il justifie en quelque proportion, en accusant Dieu d'avoir si mal rétribué sa justice, les soupçons du « satan » sur le caractère intéressé de sa piété. A tout rendre, c'est Job qui finalement se trouverait confondu pour avoir aussi mal jugé qu'il l'a fait des intentions et dispositions de la divinité à son égard (XXXVIII, 2). Si l'« accusateur » ne doit pas

triompher de cet avantage, il faut que dans l'intervalle le sujet ait dévié de sa direction première, et de développement normal d'un *pari* que dans l'intention du récit Satan doit perdre, soit devenu un thème tout autre : dans l'espèce réalisée par le poème, une plainte sans cesse contrariée qui n'a plus rien à devoir aux différends qui peuvent surgir entre les êtres célestes. Ici encore l'unité de conception du livre semble bien avoir gravement périclité.

Des longs discours d'Elihu et de Iahvé le dernier seulement se présente comme devant faire suite immédiate à la plainte. Job, en effet, tout à la fin de son plaidoyer terminal invite formellement Dieu à répondre (XXXI, 35) ; et la réponse de Iahvé « du sein de la tempête » (XXXVIII, 1) ne peut logiquement avoir été retardée aussi longtemps que le supposent l'intervention et les discours d'Elihu. Cette réponse de Iahvé marque en réalité une troisième étape dans la composition du livre ; car, ainsi qu'on le verra plus loin, elle correspond aussi peu à la situation créée par la plainte, que celle-ci ne s'adapte à l'atmosphère et au milieu créés par le récit. Quant aux discours d'Elihu, ils viennent visiblement en surcharge : l'orateur est plus inattendu entre Job et Iahvé que ne l'avaient été les trois amis entre Job réduit à l'extrémité et Job si vite rétabli et consolé ; bien que sa manière de juger du cas des souffrances de Job puisse paraître en réel progrès logique sur celle

ses auditeurs, son langage tout personnel et articulièrement chargé de mots étrangers à hébreu (araméismes) trahit la main d'un nouvel iteur.

Un morceau, enfin, qui se révèle aussi de nature ventice et indépendant, c'est le beau poème de sagesse (XXVIII) par quoi se termine un discours de Job — en réalité, et du moins pour une rt, dernier discours de Sophar, l'un des trois nis. Ce poème, entièrement hors de propos dans discussion, paraît égaré de quelqu'un des livres breux de la Sagesse. Il suit, dans la traduction, discours de Iahvé.

III. — L'HISTOIRE DE JOB

L'auteur du récit des malheurs de Job n'a s entendu écrire une morale en action faite ur appuyer cette thèse doctrinale que la piété mprise et pratiquée à la manière du vieux heik arabe est toujours récompensée, ou pour liquer la solution du problème de la souffnce humaine, à considérer comme une épreuve juste et comme l'instrument approprié de la nifestation, de la révélation de sa justice. Ces entions n'ont pu être chez lui que très secondres. Par le contraste qu'il établit entre la puisce des êtres célestes et la petitesse et la faisse de l'homme tragiquement soumis à leurs

caprices comme à d'inexorables forces de la na
ture, et par l'action dramatique qu'il introdui
entre le ciel et la terre pour illustrer ce contrast
par un fait typique, il a voulu d'abord édifier se
lecteurs en confirmant leur optimisme, leur fo
dans le triomphe final du bien sur le mal, d
Dieu bon et de l'homme bon sur le principe, o
plutôt l'agent du malheur et de la douleur. San
doute la conviction de l'homme simple et na
est que sous la haute et énigmatique juridiction de
élohims — à savoir, de Iahvé et des anges « fi
de Dieu ». — piété et bonheur ne peuvent que s
rencontrer et se trouver réunis ici-bas ; et l'exemp
de Job est là aussi d'autre part pour montrer qu
la véritable et sincère piété, si elle *est* récompensé
n'existe ni ne se soutient *pour* la récompens
Mais le plus certain et le plus consolant, c'es
qu'il y a réellement de tels hommes sur la terr
pour la confusion des puissances vouées au ma
et la satisfaction de Iahvé qui protège ses fidèl
serviteurs et les comble de biens.

Cela paraît clairement dans les entretiens d
Iahvé et du « satan » au sujet de Job et de s
piété dont le désintéressement est contesté pa
l'accusateur des hommes, tandis qu'admis, sou
bénéfice toutefois de plus ample inventaire, pa
Iahvé leur juge. L'ange qui « parcourt la terre
tout entière et rapporte devant le tribunal c
leste les gestes de tous les humains, croit bie
connaître aussi leurs pensers véritables. A sc

is, ces pensers ne sauraient être que de crainte
rvile, et devraient se muer aussitôt en paroles de
alédiction contre Iahvé, pour peu que la main
vine s'avisât de toucher à leur avoir ou à leur
e. Pour tout à fait pieux et juste que paraisse
ob aux yeux de Dieu, il ne peut être intérieure-
ent que semblable aux autres. Si donc celui-là
iblit et, comme il faut s'y attendre, se trahit à
preuve ; ne sera-ce pas, au fond, l'échec avéré
bien dans l'humanité et le triomphe incontes-
ble du mal ? Et Iahvé doit trembler un instant
'il n'en soit ainsi... Mais l'attitude de Job sous
coups redoublés de l'ange fatal tourne entière-
ent à l'avantage et à l'honneur de l'homme dont
destinée vient de se jouer à l'arrière-plan secret
s êtres et des choses, dans le monde attentif
intéressé des esprits célestes. Le « satan » s'est
ompé ; avec lui le mal est vaincu. Entre Job
Iahvé le bien demeure.

Le vieil auteur — car son récit dégage un
thentique parfum d'antiquité — traite en
aître sa matière et conduit l'action avec un art
nsommé. On devra toujours louer la parfaite
métrie avec laquelle l'habile conteur a disposé
série des épisodes, qui se correspondent deux
deux, et l'intérêt captivant et sans cesse crois-
nt qu'il a su maintenir en passant de l'un à
utre. La construction du décor et la mise en
ne des personnages, bien que très sobres de
tails, sont du plus puissant relief. Le dialogue

est bref, mais il dit néanmoins excellemment tou
ce qu'il faut ; et les mots et les tournures en son
étudiés et choisis si bien à dessein qu'ils peuven
se répéter en forme quasi stéréotypée, comm
dans les vieux contes d'antan, sans créer un
réelle monotonie : ils contribuent même ain
à tenir l'attention en éveil en faisant attendre
péripétie et en ménageant l'effet de surpri
qu'elle doit engendrer. Les figures sont vivante
encore que simplement dessinées au trait,
combien expressives par l'effet du sentiment in
térieur qui les fait agir ou parler : Job sacrifia
l'âme remplie d'anxiété, se jetant à terre po
adorer, s'asseyant sur le tas de cendres et pr
nant le tesson à se gratter dans la mentalité
lépreux humblement conscient de son triste so
et s'y accommodant sans tarder ; le « satan
errant et envieux ; la femme, folle de dépit, q
invite au blasphème ; Iahvé prompt à louer s
serviteur, influençable si aisément par autru
montrant de l'humeur ou de la compassion su
vant les heures ; les parents et amis apportant
pièce d'argent et l'anneau d'or dans leur to
chante sollicitude pour l'éprouvé... Ainsi savai
on peindre et conter en Israël au temps des roi

Mais le chef-d'œuvre, c'est l'esquisse parfai
de la piété du vieux patriarche. Devant la hau
majesté et puissance de la divinité, le grand se
timent de l'oriental des âges révolus, c'était
crainte ; son grand devoir, c'était de s'abster

de toute offense envers une si transcendante personnalité. « Pieux et droit, *craignant* Dieu et *fuyant* le mal », tel est en effet le double aspect sous lequel on nous présente le héros de l'antique récit : le religieux et le moral tout à la fois. Job vit dans l'appréhension pour ainsi dire constante des fautes que ses fils auraient pu commettre dans leur cœur à l'égard de Dieu ; car le blasphème, ne fût-il qu'intérieur, appelle un châtiment prompt et terrible (II, 9). Aussi le père anxieux et inquiet se lève-t-il de bon matin pour offrir en hâte les holocaustes expiatoires, afin que la colère divine n'ait pas le temps de se manifester ; et n'en oublie-t-il aucun, de crainte que l'un ou l'autre de ses enfants ne vienne à payer pour tous. Atteint par le malheur, il n'éclate pas en une douleur sans mesure ; mais il reconnaît le droit absolu de Iahvé de lui enlever tous ses biens, même ceux qui lui sont le plus chers : il n'avait rien en propre, tout était propriété et don de Dieu. Plus encore, il loue Dieu qui le frappe : rien dans la vie humaine, gain ou revers, santé ou maladie, qui ne vienne de lui. « Crainte » et « adoration », gratitude et résignation, voilà les suprêmes sommets de la religion et du devoir ! Depuis l'époque où Abraham levait le couteau sur son fils unique on n'avait eu plus illustre exemple de tranquille obéissance et d'humble anéantissement par devers le vouloir divin.

Comme la terre de Hus — patrie supposée de

Job, ne paraît pas devoir être localisée en pays hébreu, le fond et tout l'essentiel de cette première histoire pourrait bien appartenir à quelque ancienne légende d'un peuple non israélite, légende longtemps transmise de bouche en bouche avant d'être écrite en hébreu dans sa forme actuelle. Il est impossible de fixer une date tant soit peu précise à cette rédaction. La langue n'en est pas essentiellement différente de celle de la partie poétique du livre. Ce récit a pu être utilisé peu après sa rédaction par l'auteur de la « plainte » ; et il se peut même que ce soit dès sa parution première en langue hébraïque qu'un poète juif ait conçu l'idée du long développement en vers que nous y trouvons aujourd'hui comme emboîté.

IV. — Le poème de la plainte de Job

L'héroïque résignation de Job, à quoi sans doute faisait déjà allusion le prophète Ezéchiel au temps de la captivité (*Ezéch.* XIV, 14, 20), ne pouvait que grandement édifier les lecteurs sur la religion et la moralité du héros. Mais cette résignation, dont le conteur n'avait décrit en somme que les effets et manifestations extérieures, avait-elle donc été sans combat intérieur, sans débats et souffrances intimes, sans douleur d'âme inex-

primée et néanmoins ressentie profondément ? C'est en y réfléchissant qu'un poète en veine de lyrisme se sentit un jour conduit à analyser et à traduire en beaux vers ces réactions internes obligées, si naturelles au cœur humain, que la légende, tissée d'une action rapide et des prompts mouvements des personnages, n'avait pu mettre en relief.

Il semble que tout d'abord la réalisation de cette analyse s'est limitée au poème, qui est à lire et qui vaut alors pour lui-même, que nous avons mis en vedette dans notre traduction, tout de suite après l'Histoire de Job, et qui se trouve reconstitué par la simple réunion des deux morceaux, l'un initial (III, 32-6), l'autre final (XXIX-XXXI), du poème central qui développe la discussion engagée entre le juste souffrant et ses amis. De l'aveu de tous, dans ces deux pièces de poésie Job porte, ou reporte, son attention uniquement sur sa propre personne, comme si les trois amis n'étaient point présents ; il souhaite même, dans ses derniers mots — où il formule à l'adresse de Dieu la si fière invitation à répondre que l'on sait : « Ci, ma croix (ma signature), que Schaddaï me réponde ! » — être « entendu de quelqu'un » (XXXI, 35), comme si encore il n'avait pas eu conscience de la présence d'auditeurs.

La longue plainte qu'il exhalerait ainsi n'est, à tout prendre, que la réplique, mais en plus original et plus spontané, des idées et des sentiments

qu'il expose ou qu'il exprime au cours de la discussion.

Au point de vue rédactionnel, il y a, de plus, une double anomalie dans le cadre en prose qui présente les poèmes que nous avons réunis. La première partie de la plainte (III, 3 et ss.) est introduite deux fois ; l'une pour amener directement *une* plainte : « Alors Job ouvrit sa bouche et maudit son jour » (III, 1) ; l'autre, immédiate : « Job donc rompit le silence et dit » (III, 2), prenant texte du long silence des amis (II, 13) et paraissant surajoutée pour cette circonstance. En second lieu, une véritable *reprise* de la plainte interrompue est amenée après le troisième discours de Sophar, le troisième ami (XXIX, 1), par ces mots bien étranges si le morceau XXIX-XXXI ne doit pas faire suite naturelle à celui du début III, 3-26 : « Job reprit *son poème* et dit », comme si les autres discours de Job ne comptaient pas, ou plutôt ne devaient pas d'abord compter à titre de *poème*.

N'est-ce pas l'aveu qu'un « poème » a été composé pour lui-même, sans égard à la survenue des amis conseilleurs et discuteurs, poème mis sur les lèvres de Job solitaire et parlant devant Dieu seul à qui, du reste, s'adresse tout de suite la plainte, puis après coup, ainsi qu'il en devait arriver plus tard du récit en prose, ouvert en bon endroit pour qu'y fût inséré le dialogue ? En fait, la suite se rétablit le plus naturellement du monde

entre les deux morceaux : Job qui vient d'éclater en imprécations jusqu'à souhaiter n'avoir jamais vu la lumière, passe, par une transition, brusque il est vrai, mais combien humaine, de la souffrance de l'heure présente intolérable autant qu'implacable (III, 24-26), au regret si légitime de l'existence si agréable et si heureuse des jours d'autrefois.

V. — Les amis de Job

En venant interrompre et contrarier cette plainte qui va se prolonger et se répéter sans cesse, l'intervention des trois amis avec leurs discours a pour effet de la rendre plus émouvante et plus dramatique ; car elle ajoute aux tourments intérieurs de Job un autre tourment plus cuisant, fait pour amener la crise morale qui se noue dans l'âme du patient à son apogée, à son point extrême de tension où doit se produire un dénouement.

Eliphaz, Bildad et Sophar sont en effet pour le poète trois hommes qui représentent l'humanité moyenne, amie avant tout de l'ordre établi et férue de la mesure à garder dans la douleur comme dans la joie, en présence de Dieu très sage parce que très puissant. Leur piété est toute dans un sentiment de crainte à l'égard de la divinité si

distante et si au-dessus de l'humaine faiblesse. C'est la mentalité religieuse du Job du récit. Mais leur croyance est, en même temps, que le bonheur et la prospérité sont infailliblement la récompense du juste ; le malheur, la ruine et la maladie, le lot obligé et le salaire du méchant ; et tout leur pragmatisme revient à se courber toujours sous l'autorité irréfragable et la sagesse indiscutable de Dieu. Aussi vont-ils s'offusquer sans retard de la vivacité, de l'audace même avec laquelle Job parle de Dieu ou à Dieu, et manquer de ce chef à consoler leur ami dans l'épreuve. Ruine et maladie étant tenues pour punition, tout au moins pour peine médicinale du péché, Job, à leurs yeux, ne peut être que pécheur. En conséquence : qu'il s'humilie, prie, revienne à Dieu ; qu'il s'émeuve à l'énumération et à la peinture des châtiments terribles que Dieu réserve à l'impie, à l'homme coupable ; qu'il écoute la louange à Dieu sortant de leur bouche amie en compensation de l'offense faite à Dieu, de l'atteinte portée à la religion par ses discours.

Et c'est là tout ce qu'ils trouvent à dire au lieu et place de la consolation attendue, la seule efficace et qui s'imposait : à savoir qu'ils se sentaient vraiment peinés de trouver leur ami en si cruelle situation, et qu'ils le tenaient pour innocent et juste malgré son malheur. Ils n'aboutissent ainsi qu'à irriter son âme ondoyante et vibrante dont ils ne comprennent ni l'émotion, ni les élans ;

qu'à élargir et à creuser davantage le fossé profond qui les sépare de lui. Ils augmentent et rendent plus lourde sa peine en professant pour leur part l'axiome antique que l'homme subitement frappé d'un affreux malheur est une victime marquée par les dieux, objet misérable qu'il faut fuir et mépriser.

Pour le fond de leurs discours les trois amis se rencontrent si entièrement, que rares sont les passages où ils ne parlent pas à la première personne du pluriel en disant : « nous ». Quelques particularités toutefois les distinguent : le poète a su leur donner à chacun un caractère, un cachet personnel assez différent de l'un à l'autre. On a reconnu chez Eliphaz le sage qui se dit inspiré, plein de dignité, conscient de sa valeur, et qui dans la véhémence elle-même entend garder les formes, comprimer ses émotions, en amortir ou en étouffer l'expression, prendre un ton poli, voire paternel. Bildad, par contraste, est une nature exubérante et tapageuse ; il parle bien, fort, parfois non sans finesse, souvent d'une manière pathétique. Ses hymnes à la gloire de Dieu sont éclatants d'images, exploitant avec une prédilection marquée le thème de la création dans le mode et avec des traits particulièrement mythiques. Sophar le dépasse de beaucoup en hardiesse agressive et, pour lors, dénuée de tact ; il envenime aussitôt la discussion, car c'est lui qui le premier et le plus lourdement accuse Job

de faute après l'avoir taxé peu amicalement de fatuité et de verbiage.

VI. — La plainte de Job

Job réagit de toute la force de son âme souffrante et maintenant blessée : il se plaint avec véhémence d'être méconnu des hommes et persécuté de Dieu ; il entend soumettre à procès régulier l'objet de sa revendication ; il plaide fièrement son innocence.

La plainte. Au milieu des cris émouvants que lui arrache la douleur physique, aigri d'autre part par les doutes de plus en plus accusés de ses amis touchant sa vertu, Job gémit d'être sans motif repoussé de Dieu, de voir ainsi contesté son bon droit, de ne pouvoir enfin se défendre, ni se justifier. Car la raison de son malheur et de son mal n'est pas à chercher ailleurs que dans une colère capricieuse de Dieu qui en le frappant lui a fait perdre l'inestimable bienfait de la faveur divine, porte atteinte à son honneur, se détourne pour ne point entendre sa justification.

Le procès. Job veut avoir l'explication de cette attitude de Dieu à son égard. Il ne peut l'obtenir que par la discussion de son cas en forme de procès introduit devant le haut tribunal de Dieu même. Dans ce procès, qu'il appelle de tous ses

vœux, son défenseur, qui opposera victorieuse-
ment sa plaidoirie écrite et signée au libellé
l'accusation, ce sera lui-même ; son accusateur,
celui qui en réalité intente l'action judiciaire,
c'est Dieu son persécuteur ; son garant, sa cau-
ion, son témoin à décharge, qu'il assure devoir
paraître au bon moment, c'est Dieu encore re-
venu sur sa colère et maintenant favorable ;
on juge, Dieu toujours, qu'il craint parfois devoir
demeurer sourd à sa requête parce que partie
utant que juge, parce que puissant contre qui,
uivant l'ordinaire en Orient, il est si difficile
l'obtenir justice. Est-ce que Dieu fait vraiment
différence entre bons et méchants ? Et peut-on
ien croire qu'il punit toujours ces derniers ?

Le plaidoyer. Mais l'espoir et la confiance
emportent sur le doute et la crainte. Job est
ertain de recouvrer par l'acquittement son hon-
eur suspecté et outragé. Car son innocence est
clatante, et il en fait la preuve, à la manière
ntique, par le moyen du serment judiciaire. Il
e condamne lui-même, explicitement ou impli-
itement, à telle ou telle peine, s'il a commis
uelqu'une des fautes qu'il énumère et qui lui
uraient alors valu justement son malheureux
ort. Ce serait le jugement de Dieu. Il ne le pro-
oque qu'avec la certitude absolue d'y échapper.
'est là ce qui fait sa force et ce qui finalement
oit assurer sa victoire.

A travers cette revendication toujours pas-

sionnée et parfois bien hautaine, la religion et la vie morale intérieure du personnage se montrent toutes différentes de celles du Job du récit. Alors que ce dernier reste, en somme, distant de Iahvé, tout en l'honorant d'un culte sacrificiel : « homme *craignant* Dieu », et que sa morale est, à tout prendre, de caractère plutôt négatif : « et *fuyant* le mal » ; les rapports religieux et moraux du Job de la plainte avec la divinité sont de nature immédiate, personnelle, comme de société, de vie commune quotidienne. Il la prie, l'interpelle par voie de discours direct, la considère sous l'aspect d'une personne humaine qui serait *son* ami, et à l'occasion, *son* témoin, *son* libérateur. N'était-il pas avant son malheur dans les plus cordiales relations avec elle, qui l'entourait alors de sa lumière et le couvrait de sa protection ? N'était-il pas l'objet presque unique de sa sollicitude depuis le jour où ses mains l'avaient créé, formé avec tant de soin ? — Et c'est bien pourquoi la plainte est si passionnée : Dieu, dont Job était comme le favori, d'ami lui est devenu ennemi ; sa faveur, dont il jouissait et qui lui était la vie, le bonheur mêmes, s'est tout à coup changée en colère qui lui est pire que la mort. Peut-il supporter sans se plaindre amèrement une pareille disgrâce ? Et c'est aussi pourquoi l'espoir de renaître à la vie première de bonheur et d'honneur est si vif en lui : Dieu ne peut manquer de se ressouvenir de l'étroite amitié des jours d'autrefois ; ce Dieu dé-

bonnaire pourrait tout au moins le dérober un temps aux coups du Dieu irrité « qui remet sa cause et aigrit son âme », puis intervenir pour affirmer son bon droit, puisqu'il est le seul qui le connaisse, qui croie à son innocence et puisse en témoigner.

Sa vie morale repose de même tout entière sur des sentiments personnels ayant égard à Dieu présent, ou tout au moins tout proche. Il a toujours porté « dans son sein » la loi, les préceptes divins ; et puisque le cœur sut être chez lui si constamment fidèle, les fautes qu'il a pu commettre, surtout dans sa jeunesse, sont à prendre seulement pour de légères erreurs temporaires, bien naturelles, imputables à la faiblesse humaine et non aussi sévèrement punissables que Dieu veut le faire paraître. Pourquoi donc ainsi compter les pas, peser les paroles, garder souvenir des actions moins avouables de « l'œuvre de ses mains » ? Dieu ne pourrait-il, plutôt, oublier, dissimuler, blanchir ? Et si maintenant Job, dans son âge mûr, dans son « automne », s'est trouvé pur de tout péché, tellement qu'il en peut faire triomphalement la confession, négative dans sa forme, véritable panégyrique dans la réalité des faits et des choses ; n'est-ce pas que le sentiment de sa responsabilité s'est fondé sur l'appréhension que lui inspirait le voisinage divin, sur le souci de ne déplaire en rien à cet ami des anciens jours ?

Tout comme dans le récit des malheurs de Job, il ne paraît pas qu'il y ait dans la « plainte » proposition intentionnelle d'un exemple à imiter, de souffrance patiemment et pieusement endurée, ni soutenance de thèse doctrinale relative au problème du mal, ou plutôt au problème que pose la souffrance du juste par rapport à l'équité nécessairement attribuable à la Providence dans le gouvernement du monde.

L'auteur n'a pas dû vouloir montrer comment l'on doit souffrir. Son poème s'attache à un cas trop exclusivement personnel pour être susceptible d'aussi ample généralisation. Le caractère de Job n'est pas à supposer transférable à tout individu ; son attitude ne pouvait, du reste, être proposée comme imitable à cause du ton extrêmement passionné de ses reproches à Dieu.

Il n'est pas à supposer non plus que le but du poème ait été de montrer, par exemple, que contrairement à l'opinion alors courante, le malheur n'est pas la suite nécessaire du péché ; ou que Dieu ait en vue la réalisation de quelque bien d'ordre supérieur en affligeant le juste, comme de lui assurer le mérite de supporter patiemment l'épreuve, ou plutôt de le corriger d'un orgueil caché qui vient à se révéler sous des plaintes et des reproches trop hardiment formulés. Job et ses amis ne sortent pas du cas très personnel sur lequel ils discutent. Job ne s'élève à des considérations générales sur le triste sort

fait à l'homme ici-bas que pour renforcer d'autant sa plainte et son désir de rétablissement. Il affirme uniquement son sentiment que la cause de *son* malheur n'est pas à chercher dans *ses* fautes ; et il n'a pas un mot pour dire que l'on doive se garder de conclure du malheur au péché. Ses amis ne sortent non plus de son cas particulier : ils ne combattent les accusations de Job dirigées contre Dieu qu'en renchérissant sur l'apologie des desseins, du vouloir absolu de Dieu. Effrayés de la hardiesse de leur ami, ils n'essayent, en louant Dieu, qu'à se dégager de toute apparence de compromission avec celui qu'ils tiennent pour sa victime. Ils polémisent, non sur l'idée que Job peut se faire de Dieu, mais sur les sentiments qu'il manifeste contre Dieu et dont ils veulent le détourner.

Du reste, Job et ses amis ne diffèrent nullement d'opinion sur l'origine, la cause de la souffrance et du malheur. Pour eux toutes ces anomalies dans la vie humaine, qui pourrait être toujours heureuse, n'ont pas d'autre source que la colère divine — surtout pour Job, âme sincèrement, profondément et fièrement religieuse, et le péché — surtout pour les amis, âmes timorées, de morale plus légaliste : l'homme frappé de Dieu est tenu publiquement pour un pécheur. C'est ce qui, encore, contribue à rendre plus cuisante la douleur de Job innocent ; c'est ce qui l'excite à réclamer justification éclatante et prompt rétablissement.

Il ne s'inquiète ni de chercher quel but moral peut poursuivre Dieu auteur du mal comme du bien, ni d'essayer de résoudre l'énigme du gouvernement du monde au point de vue de la justice distributive générale. Il accuse seulement Dieu d'injustice à *son* égard, et il ne le prie que de vouloir bien changer au plus tôt *son* malheureux sort. Dans la « plainte » le problème de la souffrance ne se pose ainsi que pour le cas particulier et personnel de Job lui-même ; il reste, comme problème de portée générale, tout à fait à l'arrière-plan du drame, comme une énigme que l'auteur n'aurait nullement songé à résoudre.

Il s'avère de la sorte que cet auteur n'a voulu écrire, et qu'il n'a écrit qu'une *plainte*, mais une plainte qui n'est ni vaine, ni stérile, en réalité une plainte libératrice. Job se plaint à la fois et de Dieu et des hommes qui des deux côtés lui ravissent ou entendent lui ravir le plus précieux de tous ses biens, le seul qui lui reste, à savoir l'honneur de sa vie sans tache : Dieu, en le frappant aussi durement et en faisant croire aussi injustement à sa culpabilité ; les hommes, en lui contestant le droit de se plaindre et en le chargeant des plus fausses accusations qui soient. Mais sa plainte par laquelle il veut exprimer toute l'amertume de ses sentiments vis-à-vis de Dieu et de ses amis, ne s'exhale si passionnée que pour soulager son cœur oppressé et rétablir pour autant l'équilibre de son âme ainsi libérée dans l'affirmation

même de son innocence, dans la certitude absolue de voir reconnu son bon droit.

Et il réalise cette libération pour le présent et aussi pour l'avenir ; car il en *écrit* la formule en témoignage, en monument, qui lui fera rendre tout au moins par la postérité l'honneur que lui conteste le monde présent. A cela aura servi sa plainte. De la résignation totale du Job de l'histoire, qui sous la main de Dieu ne paraît ressentir aucune peine, qui, en tout cas, n'exige rien, n'espère rien, on est passé à un tout autre Job, lequel, en vérité, ne se détache point de Dieu au fond de son cœur, mais sait donner libre cours à ses reproches envers la divinité et, par là même, dégager puissamment l'autonomie de sa conscience et en placer l'énergique sentiment au-dessus de toute atteinte.

VII. — L'auteur de la plainte

Cet effort de libération se dessine et se développe à travers le poème dans les multiples péripéties d'un véritable drame moral. Il se poursuit, comme les palpitations d'un cœur vivement et profondément ému et troublé, dans un ordre, une succession logique (de la logique du cœur) de sentiments, qui vont de la plus grande agita-

tion du doute combatif au calme repos de l'assurance la plus victorieuse.

Ainsi, les premiers éclats de la douleur de Job sont d'une violence qui tout d'abord s'accroît, passant de l'imploration pressante à l'accusation amère, de celle-ci à la révolte la plus désespérée. Ils s'atténuent toutefois graduellement à mesure que Job s'élève à l'espoir que le même Dieu, qui l'accable de maux, pourrait lui garantir le recouvrement de son bon droit, de son honneur suspecté et compromis ; qu'il pourrait même intervenir personnellement en sa faveur. Bientôt aussi, plus de plainte sur la misérable et générale condition de l'homme sur terre ; plus de paroles d'irritation adressées aux trois amis, mais appel à leur pitié et prière de vouloir attendre et entendre sa justification.

Ainsi, la mort, qui apparaît à Job comme une amie, qu'il souhaite et désire, soit immédiate, soit retardée seulement par quelques instants de relâche accordés à ses maux, lui devient peu à peu solution mélancoliquement acceptée, au fur et à mesure que grandit son espérance de renaître à la belle vie d'autrefois : solution importune ensuite, douloureuse, envisagée comme prématurée, si la voix qu'il élève vers son témoin céleste a quelque chance d'être entendue. Elle disparaît enfin de sa plainte sitôt que celle-ci se change en certitude d'exaucement et de guérison.

Le tout s'enchaîne avec art, ou naturellement, ou par effet de contraste. Les idées ou sentiments qui serviront de *leitmotiv* en quelque nouvelle partie du drame sont souvent esquissés déjà auparavant. Les mêmes mots et expressions sont réassumés par les divers interlocuteurs pour accuser ensuite l'opposition des idées. Pour les amis, la puissance divine est à magnifier ; pour Job, elle est oppressive. De la faiblesse et petitesse de l'homme les amis concluent à l'humble et entière soumission ; Job, par contre, y voit pour Dieu un motif à indulgence et à ménagement à l'égard de sa créature. La peinture de la vie heureuse qui dans la reprise finale et toute personnelle de la plainte, précède le plaidoyer libérateur, fait pressentir dès son début tout d'espoir implicite : « Qui me rendra tel qu'autrefois ? », et de très belle façon, le rétablissement prochain, encore que les derniers mots de ce tableau contrastent si fort avec le sombre retour à la description des souffrances de l'heure présente....

Le développement poétique, pour si bien lié et équilibré qu'il soit dans presque toutes ses parties, n'en est pas moins très varié, et, par la beauté du style prodigalement imagé et toujours vivant, évite l'écueil de la monotonie qu'aurait pu engendrer la répétition si fréquente des mêmes idées et des mêmes sentiments. Pour y réussir, l'auteur puise à pleines mains dans le

trésor bien garni des connaissances qu'il a des phénomènes de la nature morte ou animée, des us du désert, de la vie orientale prise dans chacune de ses classes sociales et dans ses occupations citadines ou champêtres, et toujours utilisées non comme éléments purement descriptifs, mais comme termes de comparaison propres à illustrer les diverses expériences de la vie humaine. Aussi, point de mots abstraits. Les mouvements ou états de l'âme sont figurés et soulignés à l'aide des plus expressives métaphores. Des entités, événements ou objets naturels, comme le jour et la nuit, le champ et la maison, de pures sensations ou sentiments comme la douleur ou l'effroi sont doués de vie, personnifiés. Jusqu'au tombeau qui est « un père », et sa vermine qui devient « une mère et des sœurs ». Un luxe inouï d'images parlantes est dépensé par Job dans la peinture des souffrances de l'âme et du corps, et par les amis dans la description des maux qui atteignent et punissent le méchant...

Cette construction vivante et élégante d'un drame tout moral décèle l'homme instruit, cultivé, distingué, observateur comme il s'en trouve assez peu au cours des âges, dominant surtout son époque et, chose tout à fait remarquable, s'élevant, bien qu'israélite, au-dessus de toute considération nationale. Si proche qu'il soit du « serviteur de Dieu tourmenté » du second Isaïe (LIII) et du grand délaissé du psaume XXII,

le Job de sa « plainte » n'a souffert ni par, ni pour le peuple. Il a dû endurer lui-même l'épreuve, expérimenter le manque de sympathie, souffrir de l'hostilité de ses pairs ou de ses anciens amis. Il pouvait bien appartenir à cette classe de souffrants d'Israël, d'opprimés, de méconnus, dont les psaumes surtout nous révèlent l'existence. Mais dans ce cercle de résignés chez qui le mal passait sans doute encore pour le fruit d'une malédiction divine, pour l'effet des vengeances célestes s'exerçant séculairement sur le peuple responsable des péchés des pères, par le fait qu'il situe le drame intérieur, le combat d'âme qu'il veut décrire, hors des conditions religieuses et nationales propres à la communauté post-exilienne du peuple juif, il se place lui-même au-dessus de ces contingences particulières, se range avec le héros de son poème parmi les citoyens du monde, et chante, ainsi que le chœur de la tragédie antique, pour tous les temps et pour tous les hommes. Son poème en devient l'impérissable monument où sont écrites comme en une immortelle trilogie les affres imméritées de la misère humaine, les fiertés incompressibles de la noblesse morale, l'incoercible recherche des approbations de l'Infini.

VIII. — Caractère religieux et moral de la plainte

Ce n'est pas que l'auteur échappe tout à fait pour le reste, c'est-à-dire pour tout autre objet que la libération de la conscience humaine vis-à-vis des hommes et de Dieu, aux façons de penser de ses contemporains ; qu'il ne partage en quelque manière leurs idées sur la divinité, sur l'homme, son origine, sa nature, sa destinée posthume. A ces divers points de vue son œuvre ne peut que refléter les croyances et les sentiments de son époque et de son milieu. Mais ce n'est non plus toujours sans accuser quelque progrès.

L'idée de Dieu paraît avoir quelque peu varié du récit au poème. Monothéistes sont, il est vrai, les deux auteurs. Mais le Iahvé du récit, pour tout puissant qu'il soit assurément, semble disposé à partager le soin de gouverner le monde avec des êtres, divins comme lui bien que d'un rang inférieur. Surtout, il laisse à un être particulier, lequel n'est pas tout à fait un démon, création de l'animisme ancien, la charge de tourmenter les hommes. Dualisme fort incertain ; car le « satan » n'agit ici pour le mal qu'avec la permission du Dieu bon, en quelque sorte humain, qui d'autorité rétablira son fidèle serviteur dans la félicité de sa vie première.

Le Dieu du poète n'a plus besoin de ce subordonné pour accabler de maux l'humanité. Dans la conscience de Job il joue le double rôle du dieu capricieux qui ne s'inquiète pas du bon droit de ses victimes et du Dieu bon et clément qui, au contraire, s'en fait le garant et le restaurateur. Il est à remarquer que Job, dans le trouble de son âme torturée, considère la divinité qui autrefois lui fut si propice, ou comme un adversaire qui s'acharne à le frapper, à le percer de coups ; ou comme un despote inabordable qui ne se soucie point de lui rendre justice ; ou comme un démon grimaçant et terrible qui l'épouvante : sorte d'être de nature, méchant et fantasque, qui abuse de sa force et de l'excès de sa puissance au mépris de la justice et au détriment de l'homme sa créature éphémère. Le « satan » envieux, malfaisant et le Iahvé secourable se sont comme fondus en un Dieu à double aspect, cruel et bon, irréfléchi et moral, bizarre et juste. Ce Dieu n'est encore, au fond, que l'antique dieu d'Israël dont la colère s'allume si souvent pour des manquements non toujours bien conscients et souvent ignorés, et dont la miséricorde trouve, d'autre part, à s'exprimer en accents si doux en faveur de son peuple. Avec cette différence toutefois qu'il a pu devenir le dieu d'un seul ; car c'est le Dieu à qui Job excédé de maux a pourtant recours, envers qui sa confiance s'affirme jusqu'à la certitude absolue,

dépassant comme d'un vigoureux coup d'aile dans l'exaltation de ce sentiment, la religion du *summum jus* des trois amis, et fondant en quelque sorte *la* religion sur des rapports personnels et immédiats de l'âme avec la divinité. Les psaumes du second temple auront aussi ajouté cette note nouvelle au registre de la piété d'Israël.

Dans le poème de Job, l'homme a gagné en valeur à ce rapprochement personnel entre lui et Dieu. Pour les amis, fait d'argile et si distant de son créateur, il n'est qu'un vermisseau, un être impur, de sa nature faible, éphémère, bientôt oublié. Job, non plus, ne se félicite guère tout d'abord d'être la créature préférée de Dieu, puisque cette qualité même devient pour lui, comme, du reste, pour tout être humain, la cause d'une plus grande souffrance, le misérable sort fait à l'humanité sur terre n'étant nullement en rapport avec les dons estimables que lui a départis la main divine : corvéable ou mercenaire, serf ou engagé, assujetti par là même sans répit à cent fatigues, exposé à cent plaies douloureuses ; d'autre part, instable comme l'ombre, éphémère comme la fleur, il est encore soumis au sévère jugement de Dieu qui sans cesse l'observe, le scrute et le condamne sans merci. Il y a enfin la mort qui l'attend, aussi inévitable que le jeu complet des phénomènes naturels ; et il n'y a plus ensuite pour le mort que la « terre sans retour », terre de ténèbres et

de confusion, où ne se distinguent plus entre elles les ombres qui l'habitent, indifférentes aux événements de ce monde, sans peut-être d'autre sensation que celle de la suprême douleur de n'être plus.

Pourtant, quelque chose dans l'homme doit échapper, selon Job, à cette triste destinée. Il est tout à fait clair que ce quelque chose c'est son *nom*, l'honneur de son nom, qui doit lui survivre, passer sans tache à la postérité. Revivre en bon renom dans la mémoire des hommes, voilà son immortalité ! Cette immortalité-là, Job était bien certain de l'avoir quand il vivait heureux, véritable saint à auréole, dans la lumière et sous la protection que lui assurait l'intimité avec Dieu. C'est elle qu'il regagnera sitôt que son persécuteur divin aura reconnu son innocence et proclamé son bon droit ; elle, que lui garantira du moins la reprise des relations personnelles si fâcheusement interrompues. Sous l'expression même d'un tel espoir se dévoile le sentiment secret de la haute valeur de l'homme qui sans lui ne gémirait pas de ne pouvoir autrement se survivre, ne craindrait pas le jugement de la postérité, ne penserait pas trouver son plus grand bonheur dans la familiarité divine.

Cette conception de la valeur de l'homme, lequel s'estime donc en fonction de liens religieux qui l'unissent à Dieu, fait toute la différence des deux morales qui divisent Job et ses

amis. Si pour être jugée parfaite, et, par conséquent, digne de mémoire, la vie humaine doit ainsi reposer toute sur un commerce intime de l'âme avec la divinité, commerce qui l'isole en quelque sorte parmi les autres vies, — tel, avant Job, Noé « trouvé parfait dans ses générations » parce qu'il « fréquentait les élohims » (Gen.), VI, 9) — et s'il faut juger des actions de l'homme non d'après leur propre valeur morale mais par rapport au degré de plénitude de ce commerce divin ; de quel faible poids devraient en effet peser dans la balance de la justice divine les fautes d'un familier, d'un favori de Dieu ? (XXXI, 6). Pourquoi, dit Job, « m'imputer erreurs de jeunesse ? » (XII, 26)... « Si j'ai péché, que t'ai-je fait ?... Eh ! que ne souffres-tu ma faute, ne passes-tu sur mon péché ? » (VII, 20-21). Dans ces conditions, une faute peut-elle bien en réalité blesser ou léser l'amitié divine, le droit divin par ailleurs si complètement reconnu et respecté ? Bien dangereuse toutefois pour l'ordre moral, cette idée, si haute soit-elle, de la religion !

Plus terre à terre, assurément, mais peut-être plus sûre à certains égards, la morale des trois amis, bien qu'ils se trompent en fait sur le cas de Job. Étant admis de leur part le caractère personnel de la divinité toute puissante, ils n'en jugent pas moins qu'un abîme la sépare de l'homme, qui doit alors demeurer à distance respectueuse, n'engager avec elle que des rapports

plus objectifs d'humble prière, de craintive obéissance, de « vœux » pieux et agréables. Il faut subir l'ordre qu'elle a mis dans le monde, observer les lois qu'imposa sa justice. Loin de l'homme l'agitation qui l'entraîne à vouloir chercher les raisons de l'inexplicable, la révolte qui le pousse à enfreindre les règles établies !

Besoin n'était que l'auteur donnât ou cherchât à donner dans la plainte de Job une solution positive à l'énigme du mal ou de la douleur. Son but était tout autre, nous l'avons vu ; et il lui suffit en fait d'effleurer une seule fois, en passant, la question, en mettant dans la bouche d'Éliphaz (v, 17 : « heureux l'homme que Dieu corrige ! ») une maxime qui exprimât la vertu éducative de la souffrance, mais uniquement dirigée contre l'aveuglement préjudiciel de Job sur sa culpabilité préventive (« Toi, n'élude avis de Schaddaï ! ») Que cette plainte fût profondément humaine et qu'elle fût exhalée contre le destin suffisait à légitimer la construction du drame. Bien que l'auteur l'ait voulue sans autre dénouement que celui d'un serment solennel proféré devant le haut tribunal de la divinité, et bien qu'il n'y ait pas eu d'autre réponse que le silence de l'infini, elle n'a pas été *pour nous* formulée en vain ; car par elle Job éveille notre pitié, nous console dans nos douleurs, nous met en garde contre la dureté du cœur si facilement accusatrice. Elle a surtout contribué à extirper

de la conscience antique le dogme funeste qui voyait une relation nécessaire de cause à effet, de coulpe à châtiment, entre les fautes de caractère moral et les misères et tourments de la vie.

IX. — Les discours de Iahvé et d'Élihu

Le grand discours de Iahvé a dû tout d'abord suivre immédiatement la « plainte », soit qu'on prenne celle-ci isolément dans son unicité première, soit qu'on la veuille plutôt renforcée de la discussion survenue entre Job et ses amis. Job, au cœur même de la discussion, a souhaité « voir Dieu de ses propres yeux » (XIX, 27) ; en tout cas, il a sommé Dieu de « répondre » quand lui-même « se présenterait » à Dieu avec la fierté, l'orgueil d'un « chef » (XXXI, 35-37). Ses vœux sont exaucés : Iahvé « répond du sein de la tempête », qui est son ordinaire théophanie.

Rien que de naturel, à première vue, dans cette manifestation divine provoquée par des paroles qui pouvaient être jugées audacieuses voire insolentes, par des esprits de mentalité analogue à celle des trois amis, par des esprits qui n'auraient pas tout à fait compris, ou seulement apprécié ou approuvé l'effort de libération qu'elles expriment, ou que la puissance même de leur accent aurait effrayés. Il s'agit donc dans

ce pressant discours, qui présente l'œuvre de la création du monde en un tableau grandiose, de magnifier contre Job l'omnipotence et l'omniscience de Iahvé, en appuyant sur la différence absolue, la distance infranchissable qui distingue et sépare Dieu de l'homme. Le maître souverain de l'univers intervient comme un lutteur à la force irrésistible, si sûr de vaincre dans ce combat d'éloquence, qu'il peut déployer dès l'abord la plus cinglante ironie. Son discours est un nouveau poème qui ne le cède en rien pour la facture et l'expression aux passages des discours de Job, et de ses amis principalement, où se trouve célébrée la grandeur du Dieu de la nature. C'est le même art de personnifier les éléments dans chacun des compartiments du monde conçu à la manière antique, et de les peindre volontiers sous des couleurs mythiques. Les astres sont doués de vie ; quelques constellations figurent quelques-uns des êtres fabuleux dont l'imagination orientale avait peuplé le ciel. Les animaux sont saisis au naturel et fixés par les quelques traits seulement qui leur sont le plus essentiels. Le lecteur français connaît le succès littéraire prolongé obtenu par le médaillon fameux du « cheval de Job ».

L'hippopotame (Behémot) et le crocodile (Léviathan) paraissent n'avoir pas fait d'abord partie intégrante du poème. Leur description beaucoup plus longue que celle des autres animaux les

présente à Job non plus avec la dénomination courante qu'ils pouvaient avoir dans le parler hébraïque, mais sous des noms mythologiques et sous un angle qui diverge grandement de celui sous lequel sont vus tous ces autres. Pour ceux-ci l'appel adressé à Job se tient constamment dans les limites d'un défi qui depuis les premiers mots de Iahvé porte soit sur l'œuvre de création proprement dite, soit sur l'œuvre d'aménagement, d'ordonnance providentielle relative à chacune des créatures, et qui reste ainsi gageure entre Job et Dieu. Pour Behémot et Léviathan la lutte est tout à coup supposée restreinte aux forces respectives de ces bêtes monstrueuses et de Job qui ne pourrait l'emporter sur elles en combat singulier, sans même qu'elles soient envisagées comme œuvres de Dieu. Cette différence de point de vue dans la manière de traiter ces deux pièces du bestiaire du livre pourrait indiquer la main d'un poète secondaire, non certes inférieur en talent au premier, mais désireux d'introduire dans l'énumération faite par son devancier — qui les ignorait peut-être — les deux animaux les plus remarquables d'une contrée qui n'était ni le désert ni la terre hébraïque.

Toutefois, la position de l'auteur de ce poème vis-à-vis du Job de la « plainte » qui sous la pression immédiate de la parole divine doit s'humilier, craindre et se taire, est celle d'un

retour à la mentalité du Job du premier récit ou, si l'on préfère, à celle des amis. Et c'est pourquoi la composition de ce nouveau poème ne peut qu'être attribuée à un auteur différent de celui de la « plainte » ou du dialogue. Éliphaz, Bildad, Sophar ont exploité le même thème de l'omnipotence de Dieu, de la faiblesse de l'homme et de l'abîme qui le sépare de Dieu [1]. Le Dieu qu'ils ont loué a été précisément ce même Dieu de la nature, et non le Dieu humain, personnel de Job souffrant et réclamant de lui sa réintégration dans l'honneur de son premier état. Singulière réponse faite à un *innocent* qui, selon un auteur, redemande la faveur de l'amitié de Dieu, que la reprise par ce même auteur de considérations faites pour le convaincre de fautes et l'écraser! Étrange idée aussi pour le même cerveau, fût-il celui d'un poète, que celle de faire célébrer Iahvé d'une façon qui tout à l'heure sera blâmée chez les amis par Iahvé même, quand Job, au contraire, sera justement félicité d'avoir si bien parlé de Dieu (XLII, 7). D'un autre côté, si l'intention de l'auteur de la « plainte » n'a pas été de donner aux souffrances et à l'appel de Job une solution, un dénouement dans l'effort de protestation d'innocence que nous avons dit, implicitement acceptée par

1. Eliphaz : V, 9-10 ; XV, 7-8 ; Bildad : IX, 4-13 ; XXV, 2-6 ; XXVI, 5-14 ; Sophar : XI, 7-9.

la divinité sous la foi du serment ; et s'il faut supposer nécessairement la réplique de Iahvé pour que l'œuvre fût vraiment achevée, ces souffrances et cet appel n'auront eu d'effet que d'aggraver l'humiliation du juste. C'est le long poème qui les rapporte et qui les décrit, qui aura été vain ; car c'est bien l'anéantissement silencieux et l'humble crainte de Dieu du Job du récit en prose qui auront été d'avance préférés à la vivante recherche, heureusement couronnée de succès, de Dieu quand même l'abandon.

Plus inopportune encore apparaît l'intercalation des discours d'Élihu entre la plainte de Job et le discours de Iahvé. C'est une autre réponse d'esprits timorés à l'apparente mutinerie de Job demeurée incomprise dans son sens intérieur et profond d'humaine revendication d'honneur maladroitement blessé et injustement contesté. Le poème de la réponse de Iahvé a prétendu humilier Job par l'esquisse impressionnante du grand déploiement de force et de sagesse divines qu'est l'œuvre de la création. Mécontent de l'attitude de Job et de celle de ses amis tout à la fois, Élihu veut maintenant, et en premier lieu, atteindre le même but par la vertu du raisonnement. Il ira plus loin ensuite et trouvera la raison providentielle de la souffrance dans autre chose qu'un châtiment du péché.

Si les discours d'Élihu ne se révélaient déjà de nature adventice et par l'intervention inattendue,

non préparée, de l'orateur, et par leur vocabulaire et leur style si différents de ceux de la plainte et du dialogue, rien ne montrerait mieux que cette nouvelle position avocassière prise en face de la revendication de Job, comment un même auteur ne peut être supposé avoir voulu détruire d'une manière aussi radicale, et comme de gaîté de cœur, son œuvre propre. Car les raisonnements d'Élihu, qui ne diffèrent point essentiellement de ceux des amis, ne font encore que plaider *coupable* contre quelqu'un que la « plainte » affirmait *innocent* ; et l'accusation l'« orgueil » secret, alors puni, dirigée contre Job (XXXIII, 16-17 ; XXXVI, 9) à mots couverts, sure tout à fait par contraste avec la piété que Dieu même récompensait naguère.

Que la souffrance humaine soit ensuite envisagée par Élihu comme une épreuve de valeur éducative — considération déjà présentée par Éliphaz — cela même n'a que l'apparence de progrès sur la thèse de la douleur-châtiment et ne répond pas davantage à la plainte d'un *innocent*, puisque la souffrance est infligée à l'homme, selon Élihu (XXXVI, 10) non pour le prémunir contre le mal, mais précisément pour l'en « retirer ».

Il n'est pas jusqu'à la louange à Dieu d'Élihu (XXXVI, 22 — XXXVII, 24) qui ne rappelle en quelque manière les hymnes chantés par les trois amis à la divinité souverainement puissante, inac-

cessible et irresponsable. L'orage qu'elle décrit, et dont le coloris ne manque assurément pas de vigueur, apparaît comme une transition voulue à l'apparition de Iahvé au « sein de la tempête ».

X. — Parallèles babyloniens et autres

Nombre de passages du livre de Job ont leurs parallèles dans quelques productions des littératures orientales voisines de l'hébraïque. Il est même à remarquer tout d'abord que plusieurs morceaux de ces littératures correspondent, comme œuvres indépendantes, à quelqu'une des parties composantes du livre hébreu.

Au récit des malheurs de Job conçu comme le simple développement d'un pari fait entre Iahvé et Satan, sans l'intercalation du poème, correspond dans la littérature indienne la légende du roi Hariscandra éprouvé par les dieux à l'instigation et par l'intermédiaire malveillant de Çiva. Les deux récits sont parallèles, et l'analogie réside surtout dans l'idée fondamentale que les dieux dans leur toute puissance s'accordent le droit de disposer de l'homme, de tenter sa vertu par la douleur et le malheur.

A la plainte de Job conçue comme un poème de juste souffrant se plaignant à son Dieu, sans l'intercalation d'autres poèmes traitant d'une

discussion entre le plaignant et ses amis, correspond dans la littérature suméro-akkadienne le poème du bourgeois de Nippur Tâbi-utul-Ellil (Bel) qui, fidèle cependant à tous ses devoirs envers le roi et les dieux, est, bien qu'innocent, éprouvé cruellement par une maladie envoyée par Marduk, son dieu, mais qui attend que le dieu dans sa miséricorde intervienne (ce qui arrive enfin) et lui rende avec la santé sa force première. Les fluctuations de la plainte, de la prière, et des autres sentiments religieux y sont de tout point comparables à celles de la plainte de Job, y compris la conscience de la non-correspondance de l'action divine à la conduite morale de l'homme.

A l'entretien poétique de Job et de ses amis correspondrait aussi le poème acrostiche babylonien malheureusement encore fort incomplet, connu en partie depuis la fin du siècle dernier, traitant « de la plainte d'un patient qui, poussé par d'amères épreuves, désespère de la justice des dieux » et converse avec un ami qui lui tient des discours en plus d'un point semblables à ceux d'Éliphaz particulièrement, sa plainte alternant aussi avec les exhortations morales de cet ami.

Par ailleurs, les façons de penser de Job ou de ses amis sur l'origine, les causes de la maladie et du malheur, sur l'intervention divine sollicitée pour leur disparition, sur l'homme et sa destinée

avant ou après la mort, se retrouvent dans ces morceaux, ou dans d'autres plus ou moins semblables, de caractère surtout liturgique, soit babyloniens, soit égyptiens.

« C'est un dieu — dit le patient — qui, dans la colère de son cœur m'est ennemi », un dieu qui « m'encercle » ; et il se plaint d'être ainsi traité comme un pécheur : « Et je ne sais quels péchés j'ai commis ». Tous l'abandonnent ; mais il « se retourne vers son dieu » et le supplie de l'exaucer, puisque les hommes ne le comprennent pas : lui seul peut le délier de ses péchés.

L'innocent, accablé de maux, sans espoir de « salut », se plaint que son dieu « ne montre plus son visage » ; qu'ainsi son « droit », le « jugement » qui le lui rendrait lui sont refusés. Il supplie alors son dieu (ou ses dieux) de se montrer juste et secourable, d'intervenir en sa faveur comme un « juge », un « aide », un « vengeur ». Et il fait à cet effet sa confession négative, énumérant les fautes qu'il n'a pas commises et pour lesquelles il ne peut donc être puni, ou bien insistant avec assurance et complaisance sur les pieuses et aimables relations qui s'étaient autrefois établies et soutenues entre lui et la divinité.

Le souffrant parle aussi volontiers de la fragilité de la vie et du « repos » que donne enfin la mort. Il désire celle-ci, la salue comme une délivrance, un bienfait. Le séjour des morts est également la « terre sans retour », où les ombres

des bâtisseurs des pyramides et celles des ouvriers du port morts sur les quais sont indistinctes et confondues dans le même désordre chaotique.

Pour la légende de Hariscandra : le *Markandéya Purana*. Poème de Tâbi-utul-Ellil : Jastrow, *Die Religion Babyloniens und Assyriens*, Giessen, 1906, t. II, p. 120 et ss.; F. Martin, *Le juste souffrant babylonien*, dans *Journal asiatique*, 1910, I, p. 75 et ss. ; Landesdorfer, *Eine babylonische Quelle für das Buch Hiob* Fribourg-en-B., 1911. Autre prière du juste souffrant : Dhorme, *Choix de textes religieux assyro-babyloniens*, Paris, 1907, p. 372 et ss. ; H. Gressmann, *Altorientalische Texte und Bilder*, Tubingue, 1909, p. 92-93. Le souffrant et son ami, E. Ebeling, *Ein babylonischer Kohelet*, dans *Berliner Beiträge zur Keilinschriftforschung*, 1902, fasc.1, et *Revue biblique*, vol. XXXII (1923), p. 1-27 (art. P. Dhorme). — Pour les idées : Jastrow, t. II, p. 101 et ss. ; Gressmann, *Texte*, p. 90-91 et 195-198 ; Dhorme, *Choix*, Epopée de Gilgamesch, p. 321 et ss. ; Descente d'Istar aux Enfers, p. 326 et ss.

XI. — La traduction

Tout en calquant sa traduction nouvelle au plus près sur le texte hébreu, le traducteur a voulu de plus la *rythmer*. Il l'a voulu parce que le texte, dans ses parties poétiques, se trouve être lui-même rythmé du fait du « parallé-

lisme » de chacun de ses membres de phrase par la répétition, ou mieux la reprise immédiate à peu près constante de l'idée, et du fait de l'accentuation des mots, ici presque toujours au nombre de trois, essentiels à chacun de ces membres parallèles. Il l'a voulu et il l'a tenté parce que le nombre, la cadence, le mouvement du rythme poétique faisant incontestablement partie intégrante du texte, en ce qu'ils ont influencé le choix des mots chez le poète, et par là même la pensée que les mots choisis estompent, soulignent ou relèvent sans cesse, leur intégration *quantum satis* dans la traduction a été envisagée par lui presque comme un devoir.

Le lecteur bénévole est toutefois averti que les octosyllabes en quoi s'est réalisée cette tentative n'ont nullement la prétention d'être des *vers*, pas même des vers *blancs*. Des hiatus, des syllabes muettes non élidées, ou, par contre, des élisions tolérées seulement dans l'articulation du langage courant, des syllabes doubles tenues pour monovoques, etc., y ont été intentionnellement admis comme, si l'on veut, autant de négligences prosodiques inamendées et destinées à dépister l'oreille du lecteur induite par la force des choses à pressentir naturellement le vers dans le stique. En un mot, cela veut être tout uniment de la prose rythmée.

En égard au fait que la très grande majorité des lecteurs n'entendent point l'hébreu, on a re-

noncé à marquer les endroits où la conjecture critique, s'appuyant soit sur une lecture ou leçon hébraïque qui peut être différente de celle du texte courant massorétique pris pour base de la traduction, soit sur une donnée particulière de quelqu'une des anciennes versions faites sur ce même texte, a suggéré un sens jugé préférable de beaucoup à celui que l'on donne communément à ces passages. *Cuique suum* : En cette matière des corrections introduites dans le texte, mainte conjecture à la fois très brillante et très heureuse faite par le P. Dhorme dans son récent, très volumineux et très scientifique commentaire du livre de Job (Paris, Gabalda, 1926), n'a pu qu'être homologuée et adoptée dans la présente traduction ; et ce parti-pris — le traducteur l'avoue avec un sentiment qui voisine de près celui d'une réelle gratitude — n'a pas peu contribué à rendre plus naturelle et plus « coulante » l'interprétation de plus d'une leçon crucifiante demeurée floue et pénible, en dépit de tous les efforts, dans la traduction de premier jet.

Même scrupule de faire droit au génie de chacun au sujet des transpositions de versets, ou de séries entières de versets, qui ont dû être opérées afin de remettre en leur lieu présumé primitif des passages qui, pour la logique du discours ou pour le ton, ne sont adaptés que peu ou point à leur contexte actuel. Ainsi, principalement,

le P. Dhorme a fort heureusement encore et avec beaucoup de sagacité critique rendu à Bildad la plus grande partie, reprise de Job (xxvi, 5-14), de son troisième discours si visiblement écourté et incomplet dans sa teneur actuelle, et à Sophar son troisième discours lui-même passé tout entier au compte de Job répondant pour une part à Éliphaz (xxiv, 18-24) et pour l'autre part aux trois amis pris ensemble (xxviii, 13-23). Il convient aussi, ce semble, de rendre à Bildad et à Sophar parties de leur premier discours (ix, 4-12 et xii, 7-25) passées également à Job par méprise : hymnes à la gloire de Dieu, parallèles à celui que chante Éliphaz avant l'exhortation finale de son premier discours. Les premiers discours des trois amis se trouvent en effet composés sur un plan et dans un ordre des idées sensiblement les mêmes : objurgations à l'adresse de Job, louanges à Dieu, invitations à résipiscence au patient irrité.

Quelque désordre paraît s'être introduit de même dans la transcription massorétique du grand discours de Iahvé et de la réponse qu'y fait Job humilié et cónfondu. Car il semble assez peu naturel que l'on ait fait parler Dieu deux fois « du sein de la tempête ». L'ordre dans lequel le traducteur a remis ces divers morceaux n'est point donné comme absolument préférable à tout autre. Le passage xli, 1-3 transporté tout à la fin de la description poétique du crocodile

comme finale jugée mieux en place à cet endroit, pourrait être laissé sans grand inconvénient au milieu de cette description et considéré alors comme diversion oratoire avant reprise du sujet.

Çà et là, enfin, dans le texte de nos Bibles hébraïques, quelqu'autre court passage paraît briser également la logique et surtout arrêter le mouvement naturel du discours, ou encore détonner assez fâcheusement dans l'ensemble. Gloses ? interpolations ? négligences, peut-être, auxquelles n'a pas finalement remédié le poète ? Le traducteur n'a pas entendu la plupart du temps se prononcer sur le caractère rédactionnel de ces *impedimenta*. S'il les a mis entre parenthèses ou même descendus (non *relégués*) en note ; ce n'est point de sa part dédain ou mésestime, puisqu'il a voulu leur faire l'honneur de les traduire tout comme le reste et de la même façon. Seuls, deux ou trois fragments de fort peu d'étendue sont demeurés non traduits, leur texte étant tout à fait désespéré.

LE POÈME DE JOB

I

HISTOIRE DE JOB

(I-II ; XLII, 10-17)

I

Il y avait en terre de Hus[1] un homme du nom de Job.

Et cet homme était pieux et droit, craignant Dieu[2] et fuyant le mal.

Aussi lui étaient nés sept fils et trois filles, 2

et son avoir était de sept mille brebis et trois 3
mille chameaux, cinq cents paires de bœufs
et cinq cents ânesses, avec un personnel fort
nombreux ; de sorte que cet homme était
le plus riche de tous les fils de l'Orient[3].

Or, ses fils allaient souvent faire festin, un 4
jour à la maison de chacun d'eux ; et ils
envoyaient chaque fois inviter leurs trois
sœurs à manger et à boire avec eux.

Et quand ils étaient au bout des jours de fes- 5
tin, Job envoyait les purifier[4], se levait de
bon matin et offrait autant d'holocaustes
qu'ils étaient tous ; car Job disait : Peut-

---

1. Pays situé sur la lisière d'Idumée et d'Arabie (Dhorme).
2. Hébreu : *'Elôhim*. Voir aussi plus loin.
3. Les Orientaux, spécialement les peuples situés à l'est du Jourdain et de la Mer Morte (Dhorme).
4. Préalablement aux sacrifices qu'il allait offrir.

être ont-ils péché, mes fils, et ont-ils *béni* Dieu dans leur cœur. Ainsi faisait Job tou jours.

6 Advint le jour où les fils de Dieu [2] venaient s présenter devant Iahvé [3] ; et l'accusateur y vint aussi avec eux.

7 Et Iahvé dit à l'accusateur : D'où viens-tu Et l'accusateur répondit à Iahvé : De pa courir la terre et de m'y promener.

8 Et Iahvé dit à l'accusateur : As-tu pris cœur mon serviteur Job, qui n'a point so pareil sur terre ? C'est un homme pieu et droit, craignant Dieu et fuyant le mal.

9 Et l'accusateur répondit à Iahvé : Est-ce pou rien que Job a craint Dieu ?

10 N'as-tu pas mis haie vive autour de lu et autour de sa maison, et autour de ce qu est à lui à la ronde ? Œuvre de ses main tu bénis, et son avoir déborde en la terre

11 Mais étends ta main, et frappe tout ce qu est à lui : il n'ira pas sans te *bénir* à ta fac même.

---

1. Euphémisme, pour « maudit ».
2. Êtres semi-divins de rang inférieur à Iahvé, assesseu à la *cour* céleste.
3. Nom propre de Dieu chez les Hébreux.
4. Hébreu : le *satan*, l'accusateur public.

Et Iahvé dit à l'accusateur : Voici, tout ce 12
qui est à lui est dans ta main ; mais n'étends
pas ta main sur lui.
Et l'accusateur sortit de devant Iahvé.
Le jour que ses fils et ses filles étaient à man- 13
ger, à boire du vin dans la maison de leur
frère aîné,
survint à Job un messager, qui lui dit : 14
Les bœufs étaient à labourer et les ânesses
à paître à côté d'eux,
quand Saba [1] est tombé dessus, les a 15
pris, et a passé les serviteurs au fil de
l'épée. Je me suis échappé seul, rien que
moi, pour te l'annoncer.
celui-ci parlait encore, qu'un autre survint 16
et dit : Feu de Dieu est tombé des cieux ; il
s'est propagé parmi les brebis et les servi-
teurs, et les a dévorés. Je me suis échappé
seul, rien que moi, pour te l'annoncer.
celui-ci parlait encore, qu'un autre survint et 17
dit : Des Chaldéens [2] ont fait trois bandes,
se sont jetés sur les chameaux, les ont pris,
et ont passé les serviteurs au fil de l'épée.

1. Ville ou habitat des Sabéens, pour ce peuple lui-même, sur la lisière méridionale de la terre de Hus (Dhorme).
2. Pillards araméens cantonnés dans les parages du Golfe Persique, à la lisière des pays arabes. (Dhorme).

Je me suis échappé seul, rien que moi, pou
te l'annoncer.

18 Celui-ci parlait encore, qu'un autre survin
et dit : Tes fils et tes filles étaient à manger
à boire du vin dans la maison de leur frèr
aîné.

19 Et voici qu'un grand vent est arrivé du côt
du désert et a saisi la maison aux quatr
coins, si bien qu'elle s'est écroulée sur le
jeunes gens et qu'ils sont morts. Je me sui
échappé seul, rien que moi, pour te l'annon
cer.

20 Alors Job se leva et déchira son manteau ; il s
rasa la tête, se jeta par terre et adora.

21 Puis il dit : Nu je suis sorti du sein de m
mère : c'est nu que j'y retournerai[1].
Iahvé donne et Iahvé reprend :
Béni soit le nom de Iahvé !

22 En tous ces mots Job ne pécha et à Dieu n
donna déplaisir.

Advint le jour où les fils de Dieu venaient se

---

1. La « mère » est ici la terre sous laquelle se trouve l
« *Schéol* », séjour des morts, où l'on n'entre que *nu* : tell
la déesse *Ištar* franchissant les sept portes de l'enfe
babylonien et contrainte de laisser à chacune d'elle
quelque pièce de ses vêtements et de ses parures. Il y a
du reste, assimilation à peu près constante du *Schéol* a
tombeau.

présenter devant Iahvé ; et l'accusateur vint aussi avec eux se présenter devant Iahvé. II

Et Iahvé dit à l'accusateur : D'où viens-tu ? Et l'accusateur répondit à Iahvé : De parcourir la terre et de m'y promener. 2

Et Iahvé dit à l'accusateur : As-tu pris à cœur mon serviteur Job, qui n'a point son pareil sur terre : homme pieux et droit, craignant Dieu et fuyant le mal ? Le voilà toujours ferme en sa piété ; et tu m'as excité contre lui à le perdre, bien sans raison ! 3

Et l'accusateur répondit à Iahvé : Peau n'est que peau [1] : tout ce qui est à l'homme il le donnerait pour sa vie. 4

Étends ta main seulement et touche à ses os et à sa chair : il n'ira pas sans te *bénir* à ta face même. 5

Et Iahvé dit à l'accusateur : Le voici dans ta main, garde-lui seulement la vie. 6

Alors l'accusateur sortit de devant Iahvé et frappa Job d'ulcère malin depuis la plante des pieds jusqu'au vertex. 7

1. Job n'a été touché qu'en surface.

8 Et celui-ci prit tesson à se gratter et s'assi
au milieu du tas de cendres.
9 Et sa femme lui dit : Te voilà toujours ferm
en ta piété ! *Bénis* Dieu, et meurs !
10 Et il lui dit : Tu parles comme parlerait un
des folles femmes ! Si de Dieu nous accep
tons le bien, pourquoi n'en accepterions
nous pas le mal ?
En tout cela Job de ses lèvres ne pécha.

XL

10 Alors Iahvé changea le sort de Job et lui ren
dit au double tout ce qui était à lui.
11 Et d'abord lui vinrent tous ses frères, e
toutes ses sœurs, et toutes ses connais
sances d'auparavant ; et ils mangèren
avec lui le pain dans sa maison ; et ils l
plaignirent et le consolèrent de tout le ma
que Iahvé lui avait envoyé ; et ils lui don
nèrent chacun une pièce de monnaie et u
anneau d'or.
12 Et Iahvé bénit la seconde vie de Job plu
que la première. Il eut quatorze mille bre
bis et six mille chameaux, mille paire
de bœufs et mille ânesses.
13 Et il eut aussi sept fils[1] et trois filles,

1. Peut-être « quatorze ».

qu'il nomma, la première : Colombe, la seconde : Cinname, la troisième : Corne-de-fard. 14

Et il n'y eut pas de femmes plus belles que les filles de Job par toute la terre, et leur père leur donna part d'héritage avec leurs frères. 15

Et Job après cela vécut encore cent quarante ans, et vit ses fils et les fils de ses fils, quatre générations. 16

Enfin Job mourut, vieux et rassasié de jours. 17

II

PLAINTE DE JOB

(III ; XXIX-XXXI)

III

Après cela, Job ouvrit sa bouche et maudit son jour.

Job maudit le jour de sa naissance (*3-5*),

Périsse mon jour de naissance... 3
la nuit qui dit : Mâle est conçu !
Que ce jour-là soit de ténèbres : 4
que de là haut Dieu [1] n'en ait cure,
que sur lui ne brille un rayon !
Que le souillent la nuit et l'ombre : 5
que sur lui pèse une nuée,
que des éclipses l'épouvantent !

et même la nuit où il a été conçu (*6-10*).

Cette nuit, que le noir [2] la prenne : 6

---

1. Hébreu : *'Elôâh.*
2. Obscurité distincte de celle de la nuit, sans doute celle du *Schéol*, ou de la Mort « qui va dans le *noir* », Psaume LXXXI, 6.

qu'elle n'accède aux jours de l'an,
qu'elle n'entre au comput des mois !
9 Qu'à l'aube ses astres noircissent :
qu'elle attende en vain la lumière
et ne voie les cils[1] de l'aurore !
7 Que cette nuit soit inféconde,
qu'il n'y advienne cri de joie[2] !
8 L'exorcisent charmeurs du jour,
bons à réveiller le dragon[3],
10 de n'avoir pour moi clos le ventre
et caché la peine à mes yeux !

Il souhaite jouir du suprême repos au Schéol (11-19).

11 Que ne suis-je mort dès le ventre,
trépassé au sortir du sein !
16 Que ne fus-je avorton furtif,
tel qu'enfants qui n'ont vu le jour !
12 Pourquoi m'ont reçu des genoux,
et dus-je mamelles sucer ?

---

1. Les premiers rayons du soleil, « œil du monde ».
2. Accueillant l'heureuse naissance d'un enfant.
3. Héb. : *Léviathan.* Ici le monstre qui produit les éclipses en dévorant le soleil ou la lune, dans la croyance de plusieurs peuples d'Asie et d'Afrique.

Je serais couché, en relâche, 13
je sommeillerais, en repos,
près des rois et grands de la terre, 14
qui se bâtissaient de hauts burgs [1],
ou des princes possesseurs d'or, 15
qui gorgeaient leurs palais d'argent ;
là [2] où méchants cessent leurs cris, 17
où reposent les opprimés ;
où tous prisonniers sont tranquilles, 18
n'oyant plus la voix du prévôt ;
où petit et grand sont tout un, 19
où l'esclave est libre du maître !

Il accuse Dieu de laisser vivre les êtres qui souffrent cruellement ; tel lui-même, l'un des plus tourmentés (20-26).

EL [3] octroie lumière à qui souffre, 20
vie aux êtres dans l'amertume,
qui vainement à mort aspirent, 21
la convoitant plus que trésors,
qui jusqu'au transport seraient aises, 22
heureux, de rencontrer la tombe —

1. Allusion possible aux vieux *migdols* (alors en ruines) où les rois cananéens serraient leurs richesses.
2. Au *Schéol*. Voir ci-dessus.
3. Dieu.

23 à l'homme qui ne voit sa route
et que Dieu [1] barre de partout !
24 Pain quotidien que ma douleur ;
eau que l'on verse, mes sanglots !
25 Tôt m'arrive ce dont j'ai peur ;
ce que je crains jà m'a surpris :
26 je n'ai paix, relâche, ou repos,
et toujours revient le tourment !

Job fait le tableau de son bonheur passé : il avait faveur divine (XXIX, *2-6*),

XXIX [2]

2 Qui me rendra tel qu'autrefois,
qu'aux jours où Dieu me protégeant,
3 sur ma tête brillant sa flamme,
j'allais dans l'ombre à sa clarté !
4 tel que j'étais en mon automne,
lorsque Dieu [3] veillait sur ma tente ;

1. Héb. : *'Elôâh.*
2. V. 1 : Alors Job reprit son poème et dit. — Poème interrompu par l'intrusion du long dialogue entre Job et ses amis, IV, 1-XXVIII, 23. Quelques passages des trois premières répliques de Job, qui paraissent bien un peu longues et ne répondent pas en tout endroit aux discours des amis, pourraient avoir fait partie intégrante de ce poème. Ils seraient alors à placer ici-même, avant XXIX, 2...
3. Héb. : *'Elôâh.* Toujours traduit par « Dieu » ainsi que, dans la suite, les deux autres noms divins parfaitement synonymes : *'El*, *'Elôhim.*

que Schaddaï[1] encor près de moi, 5
j'avais mes fils autour de moi ;
que mes pieds s'oignaient de lait pris 6
comme roc durci de flots d'huile[2] ;

honneur parmi les hommes (*7-10*, *21-24*),

que je gagnais la haute porte[3], 7
sur le cours érigeais mon siège ;
qu'à ma vue jeunes faisaient place, 8
vieux se levaient, restaient debout ;
que les grands rentraient leurs paroles 9
et mettaient la main sur leur bouche ;
que s'étouffait la voix des chefs, 10
la langue collée au palais ;
qu'ils m'écoutaient silencieux 21
en appréhendant mes avis ;
qu'à mon dire ils n'ajoutaient rien 22
quand sur eux stillait mon discours ;
qu'ils m'espéraient comme l'ondée, 23
bouches bées, comme à pluie tardive...

1. Héb : *Schaddaj*. D'après une des sources de l'Hexateuque, nom propre du Dieu des patriarches.
2. Allusion possible à la stèle, symbole divin, érigée dans les sanctuaires cananéens, et ointe par les adorateurs.
3. La porte donnant accès à la ville, près de laquelle le roi rendait la justice.

24 Leur souriais-je, ils n'y croyaient,
mais ne laissaient choir mon sourire.

et pouvoir, dont il usait pour le bien des malheureux, des pauvres, des opprimés (*25, 11-17*).

25 De leur voie tenant le haut bout,
comme un roi je siègeais en cour...
11 Qui m'entendait, félicitait ;
qui me regardait, témoignait [1] ;
12 car je sauvais pauvre qui crie,
orphelin, tel que nul n'assiste.
13 Grâces de gueux montaient vers moi ;
j'enjoyais le cœur de la veuve.
14 Vêtant le droit, de lui vêtu,
ma loi m'était tiare et manteau.
15 Pour l'aveugle j'étais des yeux ;
j'étais des pieds pour le boiteux ;
16 aux indigents j'étais un père ;
j'étudiais cause d'inconnu ;
17 à l'injuste brisais les crocs,
à ses dents arrachais la proie.

C'est pourquoi il espérait longue vie en toujour fraîche jeunesse (*18-20*).

1. De ma bienfaisance, me citait en exemple.

Je me disais : Je mourrai, vieux 18
d'autant de jours qu'il est de sable :
j'ai racines s'ouvrant aux eaux, 19
rosées de nuit sur ma ramure ;
ma gloire en moi se renouvelle ; 20
mon arc rajeunit en ma main...

Mais, à l'encontre de ce qui lui était dû pour tant de vertu, maintenant ses sujets le moquent (XXX, *1-10*),

XXX

Et maintenant... se rient de moi, 1
plus bornés que moi dans leurs jours,
ceux dont je n'aurais mis les pères
avec les chiens de mon troupeau,
quand, mains désormais inutiles 2
où toute sève avait tari,
de famine et de malefaim 3
ils rongeaient les pousses du steppe,
(terre de vide et de chaos)
cueillant au bois l'herbe saline, 4
broutant racines de genêts,
exclus du commerce des hommes, 5
sous haro comme le voleur ;
qu'ils gîtaient aux creux des torrents, 6

aux trous du sol et des rochers ;
7 qu'ils brayaient au milieu des bois,
tenant assemblée sous l'euphorbe :
8 fils d'insensés, gens sans aveu,
ils étaient bannis du pays !
9 Maintenant, je suis leur chanson,
je suis l'objet de leurs caquets ;
10 ils m'abhorrent, de moi s'écartent,
osant bien cracher devant moi !

et même le persécutent (*11-15*).

11 L'un dénoue sa corde et me frappe ;
l'autre à mon front lance le mors [1].
12 Ils lient à mes mains des brandons,
de lacs ils enserrent mes pieds... [2]
13 Ils coupent ma voie pour me perdre ;
ils montent, nul ne les arrête ;
14 par une large brèche ils passent ;
leurs flots roulent parmi les ruines.
15 Des terreurs s'abattent sur moi ;
mes honneurs fuient comme le vent,
comme un nuage, mon salut !

---

1. La corde et le mors dont Job, autrefois, les tenait liés et bridés pour les maîtriser.
2. 12c. Ils fraient leurs sentiers contre moi.

Un mal terrible, causé par Dieu devenu son ennemi, le tourmente et le conduit à la mort (16-23).

Et maintenant... mon cœur s'en va, 16
des jours d'affliction m'ont saisi :
la nuit mes os sont transpercés, 17
mes douleurs ne sommeillent point.
Très fort Il[1] retient mon manteau, 18
me serre au col de ma tunique ;
Il me rejette dans la fange : 19
je suis comme poussière et cendre...
Je crie vers toi, point de réponse ; 20
je me lève, tu n'y prends garde ;
tu me deviens impitoyable, 21
de tout ton bras tu me poursuis.
Au vent tu m'enlèves, m'emportes, 22
me fais tournoyer sans répit.
Je sais qu'à la mort tu me mènes, 23
rendez-vous de tous les vivants !

Devant un tel déni de justice Job ne peut que se plaindre amèrement (24-31).

Sur le pauvre ai-je mis la main, 24

1. Dieu.

s'il m'implorait dans l'infortune ?
25 N'ai-je pleuré sur qui peinait ?
de l'indigent n'ai-je eu souci ?
26 Biens j'espérais, maux sont échus ;
clartés, et ce furent ténèbres.
27 Mon sein bouillonne sans relâche ;
jours d'afflictions me sont venus :
28 Je vais en deuil et sans soleil,
dans l'assemblée me lève et crie ;
29 car des chacals je suis le frère,
l'ami des filles du désert [1].
30 Ma peau sur moi devient noirâtre,
et mes os sont brûlés de fièvre.
31 Mon luth n'a plus que chants funèbres,
et ma flûte, voix de pleureuses !

Ce n'est certes pas là le sort que méritait sa conduite sans reproche (XXXI, *2-6*).

XXXI

2 Quel sort Dieu départ-il d'en haut ?
quel destin, Schaddaï, des hauteurs ?
3 N'est-ce pas la ruine au pervers,
le malheur aux fauteurs du mal ?

1. Des autruches.

Alors, n'a-t-il pas vu mes voies, 4
et n'a-t-il pas compté mes pas ?
Ai-je marché dans le mensonge ; 5
et mon pied courut-il la fraude ? [1].
Qu'il me pèse en justes balances, 6
il me trouvera sans reproche !

Job s'était gardé de la fornication (*1, 7-8*),

J'avais fait pacte avec mes yeux 1
de ne point regarder de vierge.
Si mon pas sortit du chemin, 7
si mon cœur a suivi mes yeux,
si tache collait à mes mains ;
que je sème et qu'un autre mange, 8
que soient déracinés mes plants ! [2].

de l'adultère (*9-10*),

Si mon cœur s'est épris de femme ; 9
si j'ai guetté à l'huis voisin ;
moule ma femme pour autrui, 10
que d'autres s'abattent sur elle !

1. Comme on pourrait le croire à tort.
2. Que ses propres fils soient la proie de la mort, violemment arrachés de sa maison.

de l'injustice envers ses serviteurs (*13-14*),

13 Si je n'ai fait droit à mon serf,
à ma servante, en nos litiges ;
14 que ferais-je, si Dieu se lève ?
s'il enquête, que lui répondre ?

de la dureté de cœur envers les malheureux (*16-17, 19-20*),

16 Si j'écartai l'appel des humbles,
fis languir les yeux de la veuve ;
17 si j'ai pris seul quelque bouchée
sans qu'en ait mangé l'orphelin ;
19 si j'ai vu mendiant sans manteau,
ou miséreux sans couverture,
20 sans que ne m'aient béni ses reins
chauds des toisons de mes agneaux... [1]

de l'abus de pouvoir à l'égard des faibles (*21-22*),

1. 15 Qui m'a fait au ventre l'a fait ;
et seul nous forma dans le sein
18 qui, petit, me nourrit en père,
me guida du sein de ma mère !

Si ma main brima l'orphelin, 21
me sachant parti à la porte [1] ;
l'épaule me tombe du col, 22
sorte mon bras de sa jointure !

du vol et de l'exaction (*38-40*),

Si contre moi cria la terre, 38
si j'ai fait gémir les sillons ;
si j'ai mangé gratis leurs fruits, 39
ou fait rendre l'âme à leur maître ;
qu'au lieu de blé germent des ronces, 40
en place d'orge, de l'ivraie !

de la cupidité (*24-25*, *12*),

Si dans l'or j'ai mis mon espoir, 24
dit à l'or fin : tu as ma foi !
Si j'eus orgueil de mes richesses, 25
de tout ce qu'a créé ma main ;
puisse ardre jusqu'à l'*Abaddon*, [2] 12
feu qui brûlerait tout mon lucre !

de l'idolâtrie (*26-28*, *23*),

1. A la porte de la ville, où se rendait la justice.
2. Le « Gouffre », équivalent de *Schéol*, séjour des morts.

26 Si, voyant le soleil briller,
la lune cheminer splendide,
27 mon cœur fut séduit en secret,
et de main ma bouche eut baiser ;[1]
28 ce fut-là crime punissable :
j'ai renié le Dieu d'en haut !
23 Me survienne terreur de Dieu
et me brise sa majesté !

de la haine des ennemis (*29-30*),

29 Si m'éjouit mal d'ennemi
de la joie qu'un mal l'eut frappé ;
30 si j'ai fait pécher mon palais
en vouant sa vie d'anathème...

de l'inhospitalité (*31-32*),

31 Et si n'ont dit gens de ma tente :
A sa table qui n'eut son soûl ?
32 Quel étranger coucha dehors,
sa porte ouverte au voyageur ?

de la dissimulation (*33-34*).

1. Geste de l'adoration.

Aux hommes si j'ai tu mes fautes, 33
en mon sein cachant mon péché,
craignant tapage en la cité, 34
redoutant le mépris des gens,
et tapi, sans franchir ma porte !...

Néanmoins, la pleine et claire conscience de sa « justice » et de son mérite lui donne l'assurance qu'il peut attendre avec confiance et fièrement la suprême sentence au tribunal divin (35-37).

Que n'ai-je quelqu'un qui m'entende ! 35
Ci, mon *taw*[1], Schaddaï me réponde !
Le rôle écrit par ma partie,
je le veux porter à l'épaule, 36
le ceindre en guise de couronnes.
Il aura compte de mes pas ; 37
en chef je me présenterai !

1. Ma signature (ma « croix »). Le *taw*, dernière lettre de l'alphabet hébraïque, avait dans l'écriture hébréo-phénicienne la forme d'une croix. Job signe ainsi son « poème », le poème de son humiliation et de sa souffrance, qu'il vient de composer seul devant lui-même et devant Dieu son persécuteur. Il l'oppose au « rôle » ou libelle d'accusation censé écrit par Schaddaï, juge et partie, dans sa chair cruellement éprouvée et dans sa vie dévastée. Il se fait gloire de cet acte d'accusation, d'autant que l'examen de sa cause qu'il vient d'exposer doit l'anéantir.

III

PLAINTE DE JOB ET DISCOURS DE SES TROIS AMIS

(II, 11-13 ; III-XXVII ; XXIX-XXXI)

II

'rois amis de Job, ayant appris tout ce qui 11
lui était advenu de malheur, s'en vinrent chacun de son pays : Eliphaz de Teiman, Bildad de Suah, et Sophar de Naama [1], et convinrent ensemble d'aller le plaindre et le consoler.

lais ayant levé leurs yeux de loin, ils ne le 12
reconnurent plus. Alors, élevant la voix, ils se mirent à pleurer, déchirèrent chacun son manteau, et jetèrent de la poussière vers le ciel sur leurs têtes.

'uis ils s'assirent près de lui par terre sept 13
jours et sept nuits sans dire mot, voyant que grande était sa douleur.

III

'est alors que Job ouvrit sa bouche et maudit 1

---

1. *Teiman*, localité du pays iduméen. *Suah*, *Naama*, pays voisins du précédent (Dhorme).

2 son jour. JOB donc rompit le silence et dit :
3 Périsse mon jour de naissance !

. . . . . .

(III, 4-26. Voir ci-dessus).

IV

1 Alors ELIPHAZ de Teiman prit la parole et dit :

Eliphaz s'étonne d'une plainte aussi passionnée que celle de Job. Il veut l'adoucir. Job, qui a dû lui-même maintes fois consoler autrui, ne devrait pas s'irriter ainsi (2-5).

2 On osera te dire un mot ;
car ici peut-on bien se taire ?
3 Vois, toi qui en repris tant d'autres,
qui fortifiais les mains débiles,
4 d'un mot relevais qui bronchait,
raffermissais tremblants genoux ;
5 t'en advienne autant, tu te fâches ;
touché toi-même, tu t'émeus.

Un juste comme lui ne peut tomber dans le malheur que momentanément (6-7) ; seul l'impie périt (8-9).

Ta crainte [1] n'est-elle ta foi ? 6
ta voie parfaite, ton espoir ?
Souviens-toi, quel juste a péri ? 7
où fidèle a-t-il succombé ?
Je l'ai vu : Qui péché laboure, 8
qui sème le mal, les récolte !
Il périt au souffle de Dieu 9
et sèche au vent de sa colère... [2]

Du reste, devant Dieu (Eliphaz le sait par spéciale révélation) l'homme doit se tenir pour coupable et voué à la ruine (12-21).

Me fut glissée une parole, 12
dont mon ouïe perçut le souffle
n transe de visions de nuit, 13
quand le sommeil tombe sur l'homme.
Jn effroi me prit, un frisson, 14
qui firent trembler tous mes os.
Jne *aura* frôla mon visage, 15
qui dressa le poil de ma chair !
tait debout devant mes yeux 16

1. Ta crainte de Dieu, ta piété.
2. 10 Cri de lion, voix de léopard,
dents de lionceaux, tout est brisé.
11 Le lion périt faute de proie ;
les fils de la lionne s'égaillent.

vision dont je n'ai su la forme ;
et j'entendis voix chuchoter :
17 Au prix de Dieu l'homme est-il juste ?
pour qui l'a fait l'homme est-il pur ?
18 Vois, de ses serviteurs il doute ;
il impute erreur à ses anges !
19 Pour l'hôte des maisons d'argile [1]
dont la base est dans la poussière,
on l'écrase comme une teigne ;
20 de l'aube au soir il se dilue,
et sans qui le sauve périt.
21a C'est dans la déraison qu'il meurt. —

Se plaindre est signe de folie : *l'homme a toujours bien mérité son malheur* (v, *2-5* ; iv, *21 b* ; v, *6-7*).

v
2 Car le dépit tue l'insensé ;
colère fait mourir le sot !
3 J'ai vu le fou prendre racine,
et tôt j'ai maudit sa demeure :
4 Soient privés de secours ses fils !
foulés soient-ils, sans aide, aux portes [2] !.

1. L'homme, fait d'argile.
2. Les portes de la ville, où se rendait la justice.

Mange l'affamé leur moisson, 5
et l'emporte vers ses greniers !
Happe le filet leur fortune,

IV
sans que sur eux rompe la corde ! 21b

V
Le malheur ne sort pas de terre ; 6
du sol ne germe pas douleur.
C'est l'homme qui fait tout son mal, 7
comme volent filles du feu [1].

Le sage doit se tourner vers Dieu tout puissant, qui s'oppose aux superbes, mais secourt les humbles (v, *1, 8-16*).

V
Lors, appelle, voir qui t'exauce ! 1
Vers qui, des saints [2], te tournes-tu ?...
Moi, je me tournerais vers Dieu, 8
à Dieu je remettrais ma cause,
qui fait d'insondables prodiges 9
et des merveilles innombrables ;
qui donne la pluie à la terre, 10
envoie les eaux sur les campagnes,

1. Les étincelles.
2. Des anges.

11 pour remettre au faîte les humbles,
les mal-vêtus, en haute liesse ;
12 qui rend vains les projets des fourbes
— et leurs mains ne font rien de bon —
13 qui prend les astucieux au piège
— et le plan des sages échoue !
14 De jour ils heurtent les ténèbres,
tâtent à midi comme à minuit.
15 De leur bouche il sauve le pauvre,
de la main du fort l'indigent :
16 Au pauvre revient l'espérance,
et l'iniquité clôt sa bouche.

Le malheur, enfin, n'est qu'une mise à l'épreuve dont Dieu délivre et récompense qui sait la supporter (*17-27*).

17 Heureux l'homme que Dieu corrige !
Toi, n'élude avis de Schaddaï ;
18 car, s'il blesse, c'est lui qui panse ;
et s'il frappe, ses mains guérissent.
19 En six gênes il te délivre ;
et le mal, en sept, ne t'effleure :
20 De mort, en famine, il te sauve ;
en guerre, du fil de l'épée.
21 A fouet de langue tu échappes ;
vienne un désastre, tu n'as peur.

Tu peux rire de la disette, 22
ne craindre bête de la terre.
Pierres des champs te sont alliées ; 23
bêtes des champs te sont amies.
Tu goûtes la paix en ta tente ; 24
rien ne t'offusque en ton domaine.
Tu vois s'accroître ta lignée, 25
comme herbe drue tes rejetons.
Tu t'en vas en âge au tombeau, 26
tel que gerbier monte à son heure.
Nous l'avons sondé ; c'est ainsi ! 27
Écoute, et fais-en ton profit.

VI

Alors JOB prit la parole, et dit : 1

Job revendique d'abord le droit de se plaindre, car c'est Dieu même qui le frappe (VI, *1-4*).

Puisse être pesé mon chagrin, 2
mis en balance avec mon mal
qui, plus lourd que sable des mers, 3
a fait divaguer mes discours !
Les traits de Schaddaï me transpercent, 4
(et mon âme en boit le poison)
les terreurs de Dieu me tourmentent !

Aussi, loin de se rendre à l'optimisme d'Eliphaz, n'en désire-t-il que davantage mourir (5-9, 11-13).

5 Onagre braît-il à l'herbage ?
Taureau mugit-il en pâture ?[1]
6 Sans sel mets fade est-il mangeable ?
est-il saveur au blanc de l'œuf ?
7 Mon âme n'y veut plus toucher ;
mon cœur a dégoût d'en manger [2].
8 Qui fera passer ma requête,
pour que Dieu exauce mes vœux ?
9 A Dieu plaise m'anéantir,
mouvoir sa main, trancher mes jours !... [3]
11 Quelle est ma force, que j'espère ?
quel, mon répit, que je patiente ?
12 Ma force est-elle donc de pierre,
et ma chair est-elle d'airain ?
13 alors qu'en moi plus n'est ressort,
que tout salut de moi s'éloigne !

Il ne demandait à ses amis que la pitié, la com-

1. Ils le feraient sans raison. Mais Job se plaint à bon droit, lui, qui n'est pas, certes, à table servie.
2. La douleur lui est un mets qui l'écœure.
3. 10 J'aurais encor consolation,
joie, dans l'effroi dont il m'accable,
d'avoir gardé les lois du Saint.

passion ; ils le déçoivent de ne le prendre qu'en objet d'effroi (14-21).

A vaincu l'ami doit pitié, 14
hors même crainte de Schaddaï[1].
Torrent trompeur, voilà mes frères, 15
comme lit de wadis qui passent :
Ils étaient recouverts de glace ; 16
sur eux la neige s'entassait...
Vienne la fonte, ils sont taris ; 17
la chaleur, ils sèchent sur place.
Caravanes de s'écarter, 18
de monter périr au désert !..
Les files de Têmâ les[2] cherchent ; 19
les convois de Saba les guettent...
Ils sont frustrés dans leur espoir ; 20
venus au bord, ils sont déçus.
Voilà ce que pour moi vous êtes : 21
Vision d'effroi vous effraie !

Il ne leur demande pour l'heure que de reconnaître la vraie raison de son malheur, non dans une faute qu'il aurait commise (22-30),

1. Texte incertain.
2. Les torrents.

22 Vous ai-je dit : Apportez-moi !
De vos biens faites-moi largesses.
23 De main d'ennemi sauvez-moi ;
de main de fort rachetez-moi !
24 Veuillez m'instruire, et je me tais ;
montrez-moi en quoi j'ai failli !
25 Loyales paroles sont douces ;
mais en quoi m'atteint votre blâme ?
26 Pensez-vous critiquer des mots
que le désespoir jette au vent ?
27 Vous joueriez aux dés l'orphelin,
feriez trafic de votre ami !
28 Lors, vous plaise me regarder,
si je puis vous mentir en face.
29 Revenez : point n'est d'injustice !
Revenez ; car mon droit demeure.
30 Sur ma langue il n'est rien d'inique ;
mon palais sait juger du mal.

mais dans la loi de la vie humaine assujettie à la douleur (VII, *1-2*) :

VII

1 L'homme est à la corvée sur terre ;
ses jours sont jours de mercenaire,
2 de serf qui soupire après l'ombre,
d'engagé qui attend son dû.

loi que Job subit pour sa part (3-5),

J'eus ma part en mois de misère ; 3
nuits de douleur me sont échues.
Couché, je dis : A quand le jour ? 4
Levé : Quand donc viendra le soir ?
soûl d'angoisses jusqu'à la brune.
Ma chair sue les vers et les croûtes ; 5
ma peau se fendille et suppure.

au point d'être près d'en mourir (6-10).

Mes jours fuient comme la navette ; 6
ils s'épuisent, faute de fil.
Songes-y, ma vie n'est qu'un souffle : 7
je ne verrai plus rien d'heureux.
Œil de voyant en vain me cherche ; 8
tu me fixes... je ne suis plus !
Nuée passe et s'évanouit... 9
Qui tombe au *Schéol* n'en remonte
et ne revient à sa maison : 10
son endroit ne le revoit plus.

Et Job a le droit de s'en plaindre comme d'une cruauté injustifiée à l'égard de l'homme (11-16) pauvre créature éphémère (17-19) et dont les

fautes ne mériteraient pas aussi misérab
condition (*20-21*).

11 Aussi, ne clorai-je ma bouche,
mais parlerai-je en mon angoisse,
et me plaindrai-je amèrement :
12 Suis-je la Mer, ou un *tannin*,[1]
pour que tu m'imposes des gardes ?
13 Si je dis : Mon lit va me plaire,
ma couche apaisera ma plainte —
14 tu me brises par de vains songes,
tu m'épouvantes de visions.
15 Je préfère l'étouffement ;
plutôt la mort que mes souffrances !
16 Je péris, j'ai fini de vivre ;
laisse-moi, mes jours sont à bout !
17 Qu'est l'homme pour que tu l'estimes,
qu'à lui tu portes attention ;
18 que chaque matin tu l'inspectes
et l'éprouves à chaque instant ?
19 Cesseras-tu de me fixer ?
Me laisseras-tu déglutir ?
20 Si j'ai péché, que t'ai-je fait ?...
Pourquoi faire de moi ta cible,
et me rendre à charge à toi-même ?

1. Un monstre marin. Serpent auxiliaire de *Rahab*, la m
originelle. Voir plus loin. Les maux de Job sont comm
des gardes qui l'emprisonnent.

h ! que ne souffres-tu ma faute, 21
ne passes-tu sur mon péché ?
oici que je me gîte en terre :
tu me cherches... je ne suis plus !

VIII

lors BILDAD de Suah prit la parole, et dit : 1

ieu ne peut vraiment être ainsi accusé d'injustice ; il est bien trop puissant (VIII, *2-3* ; IX, *4-13*).

as-tu parler ainsi sans fin, 2
au vent fougueux de tes discours ?
ieu fait-il s'infléchir le droit, 3
Schaddaï dévier la justice ?... [1]

IX

e cœur sage, puissant et fort 4
qui le brave et s'en trouve bien ?
hangeant les monts à leur insu, 5
les renversant dans sa colère ;
tant la terre hors de sa place, 6
avec ses piliers qui chancellent,

1. 4 Si tes enfants l'ont offensé,
Il en fit la proie de leur faute.

7 Il dit... et le soleil ne luit ;
il met un sceau sur les étoiles.
8 Il étend les cieux à lui seul ;
il va sur l'Océan d'en haut [1].
9 Il a créé *Aïsch*, *Késil*,
Kîma et les signes du sud [2].
10 Il fait d'insondables prodiges
et des merveilles innombrables.
13 Dieu ne retient pas sa colère ;
sous lui plie l'armée de *Rahab* [3].
11 S'il passe, je ne l'ai pas vu ;
s'éloigne-t-il, je ne l'ai su.
12 S'il veut piller, qui l'en détourne,
osant lui dire : Que fais-tu ?

C'est, du reste, une antique vérité et comme une loi de la nature (VIII, *8-10* ; *11-12*) : *le méchant se trouve inéluctablement puni* (*13-19*).

VIII

8 Interroge les premiers âges,
sonde ce qu'ont appris les pères.

1. La partie de l'Océan primordial surélevée par le moyen du firmament céleste.
2. La Grande Ourse, Orion, les Pléiades, les constellations australes. Voir aussi plus loin.
3. Personnification de la Mer primordiale domptée par Dieu lors de la création, avec son armée de monstres chaotiques, les *tannînim*.

— Ignorants, nous sommes d'hier ; 9
ombre sur terre sont nos jours —
Eux vont t'instruire et te parler, 10
tirant ces leçons de leur cœur :
Roseau croît-il hors du marais, 11
et le jonc grandit-il sans eau ?
Encore en fleur, sans qu'on le coupe 12
il sécherait de prime vert !
Ainsi des voies de tous impies ; 13
ainsi meurt l'espoir du pervers.
Filandres que son assurance ; 14
maison d'aragne, sa confiance... [1]
En sève, il s'étale au soleil ; 16
sa ramée couvre le jardin ;
Au roc s'enlacent ses racines ; 17
il vit comme en maison de pierres.
Mais qu'on l'arrache de sa place, 18
elle nie l'avoir jamais vu.
Voilà fini son heureux sort ; 19
d'autres de terre germeront !

Mais Dieu rétablit et récompense le pénitent, si celui-ci le veut prier et bon redevenir (*5-7* ; *20-22*).

1. 15 Glose banale : Il s'appuie sur sa maison, qui ne tient pas ; il se cramponne à elle, qui ne tient pas debout.

5 Pour toi, si tu recours à Dieu,
et si tu implores Schaddaï ;
6 (si tu es vraiment pur et juste),
Il veillera dès lors sur toi,
dûment refera-t-on domaine ;
7 et ton passé sera bien peu,
tant grandira ton avenir !
20 Dieu ne rejette pas le juste,
s'il ne prend la main du pervers :
21 Il mettra plein rire en ta bouche,
sur tes lèvres, pleine allégresse.
22 Tes ennemis sueront la honte...
la tente des méchants périt !

IX

1 Alors Job prit la parole et dit :

Dieu agit non selon le droit, mais arbitrairement : Il ne répond pas à l'appel du misérable (XI, *2-3* ; *14-16*).

2 Oui, je sais qu'il en est ainsi...
Mais qui a raison devant Dieu ?
3 Veut-on discuter avec lui,
il ne répond un mot sur mille !

ombien moins lui répliquerais-je, 14
à choisir des mots contre lui ?
iste, je n'obtiendrais réponse, 15
quand je réclamerais mon droit !
ue si j'appelle et qu'il réponde, 16
je doute que ma voix lui plaise.

multiplie, au contraire, les persécutions contre Job (17-20) et ne distingue entre bons ni méchants (21-24).

ui, qui me happe en tourbillon, 17
sans cause multiplie mes plaies ;
ui ne me laisse respirer, 18
mais me rassasie d'amertumes !
'agit-il de force ? il est fort ; 19
s'agit-il de droit ? qui l'assigne ?
uste, sa bouche me condamne ; 20
pieux, elle me dit pervers !
r, juste suis-je, je le sais, 21
et de ma vie je n'ai souci !
'est pourquoi je dis : C'est tout un, 22
il perd et le juste et l'impie !
ue le fléau sème la mort, 23
il se rit de l'effroi des bons !
a terre est aux mains des méchants ?... 24
il voile la face des juges !

— Si ce n'est lui, qui est-ce donc ?

Impitoyable, il s'obstine à tenir pour coupable le juste qui périt (*25-28*),

25 Mes jours, plus vites qu'un courrier,
s'enfuient sans plus voir de bonheur ;
26 ils passent : nacelle de jonc,
aigle qui s'abat sur sa proie.
27 Si je dis : J'oublierai ma plainte,
prendrai bon air et serai gai ;
28 je redoute d'autres douleurs,
sachant bien que tu n'absous pas !

et dont la justification n'est pas admise (*29-31*).

29 Puisque je dois être coupable,
pourquoi me fatiguer en vain ?
30 Quand je me laverais de neige,
de nitre nettoierais mes mains,
31 tu me plongerais dans la fange,
au dégoût de mes vêtements !

personne n'osant arbitrer entre si haut personnage et le persécuté (*32-35*).

Il n'est pas client que j'assigne 32
pour ester ensemble en justice :
Entre nous deux point n'est d'arbitre 33
qui sur nous étendrait sa main.
Mais qu'il écarte un peu sa verge, 34
que sa terreur plus ne m'assiège,
lors, je lui parlerai sans crainte... [1] 35

Légitime est donc la plainte de Job (x, *1-2*).

x
Mon âme est lasse de la vie ; 1
aussi veux-je exhaler ma plainte,
discourir dans mon amertume,
lire à Dieu : Ne me damne pas ! 2
apprends-moi ce dont tu m'accuses !

L'homme n'a été fait par son créateur avec soin et sollicitude que pour mieux lui servir de jouet dans sa faiblesse (*3-12*).

Prends-tu plaisir à m'opprimer, 3
à honnir l'œuvre de tes mains [2] ?...
Aurais-tu donc des yeux de chair ? 4

1. 35 *b*. Stique de sens tout à fait incertain.
2. 3 *c*. A sourire au clan des méchants ?

verrais-tu comme voient les hommes ?
5 Jours d'humains seraient donc tes jours,
et tes années jours de mortels,
6 qu'en moi tu t'enquières de faute,
qu'en moi tu cherches un péché,
7 et sachant bien que, non coupable,
nul ne peut m'ôter de tes mains ?
8 Tes doigts m'ont fait, m'ont façonné :
vas-tu te reprendre et me perdre ?
9 Songeant que tu m'as fait d'argile,
vas-tu me rendre à la poussière ?
10 Tu m'as coulé comme du lait,
épaissi comme caillebotte,
11 revêtu de chair et de peau,
entrelacé d'os et de nerfs,
12 de la vie accordé la grâce,
assuré l'âme en ta bonté !...

Dieu veut le tenir pour coupable afin d'avoir un semblant de droit à le tourmenter (*13-17*).

13 Mais ce que ton cœur dissimule,
ce qui dort en toi, je le sais :
14 Tu me guettes, voir si je pèche
et pour n'absoudre mon péché.
15 Si j'ai coulpe, malheur à moi !
si, j'ai droit, je baisse la tête,

soûl de honte, ivre de misère !
Et si je la veux relever (?) 16
tu vas me charger comme un lion ;
te montrer plus terrible encore :
m'opposer de nouveaux témoins, 17
multiplier, dans ta colère,
de nouveaux assauts contre moi !

Mieux eût donc valu pour Job une mort précoce, si le sort présent est vraiment pour lui sans espoir (18-22).

Pourquoi m'avoir tiré du ventre ? 18
trépassé, l'œil ne m'eût point vu ;
e serais comme qui ne fut, 19
porté du sein même au tombeau.
Si peu sont les jours de ma vie ! 20
Lâche-moi, que j'aie quelque espoir,
vant que j'aille sans retour 21
en terre de ténèbre et d'ombre...
erre de nuit et de chaos, 22
où le jour lui-même est obscur !

XI

Alors SOPHAR de Naama prit la parole, et dit :

2 A flux de mots n'est-il réponse ?
un fat va-t-il avoir raison ?
3 Ton verbiage interdit les gens...
Railleras-tu sans qu'on te blâme ?

Que peut bien connaître Job des plans de Dieu ? (*4-9*).

4 Tu as dit : Pure est ma doctrine,
et je suis net devant tes yeux. —
5 Mais qui donnera que Dieu parle,
qu'il ouvre ses lèvres pour toi ;
6 qu'il te révèle les mystères
si profonds à l'entendement,
et qu'il te fasse voir ta faute ?
7 Prétendrais-tu comprendre Dieu,
atteindre aux bornes de Schaddaï ?
8 Des hauteurs des cieux que fais-tu ?
Du fond du *Schéol* que sais-tu ?
9 C'est beaucoup plus long que la terre,
beaucoup plus large que la mer !

Une seule chose est sûre, c'est que Dieu voit le mal et le punit (*10-11*).

10 Qu'il passe, et lui plaise sévir,

juger en cour, qui l'en empêche ?
car il flaire les gens pervers ; 11
il sait le mal pour l'avoir vu.

Job, du reste, peut apprendre des créatures sans raison aussi bien que de l'histoire que Dieu domine et gouverne tout, et qu'il sait punir (*12*, XII, *7-25*).

Mais un sot peut devenir sage : 12
poulain d'onagre s'apprivoise !

XII

Car, veuille interroger les bêtes ; 7
oiseau des cieux t'enseignera,
reptile du sol t'instruira, 8
poisson des mers témoignera...
Qui ne sait, parmi tous ces êtres, 9
que la main de Dieu a tout fait ?
qu'en sa main tiennent toute vie 10
et l'âme de tout être humain ?
A lui donc puissance et sagesse ! 13
A lui seul force, intelligence !
Ce qu'il détruit plus n'est bâti ; 14
nul qu'il saisit n'est relaxé.
Retient-il les eaux, elles sèchent ; 15
qu'il les lâche, elles noient la terre !
De lui relèvent force et science ; 16
de lui, qui erre ou fait errer ;

17 Il emmène pieds nus les princes ;
il rend les juges insensés.
18 Il élargit les fers des rois,
ou leur met les chaînes aux reins.
19 Il fait marcher pieds nus les prêtres
et renverse les bien-assis.
20 Il clôt les lèvres aux diserts ;
il ôte le sens aux vieillards.
21 Sur les grands il verse la honte ;
il dénoue la ceinture aux forts.
22 A l'abîme il ôte son voile ;
il amène au jour l'ombre noire,
23 grandit les peuples et les perd,
étend les nations et les ruine,
24 ôte le sens aux chefs du peuple,
les égare au désert sans route :
25 Ils palpent la nuit sans y voir
et titubent comme l'ivrogne.

Que Job donc se convertisse, et il retrouvera honneur et bonheur (XI, *13-20*).

XI

13 Mais toi, si tu règles ton cœur ;
si tu étends tes mains vers lui ;
14 si ta main éloigne le crime ;
si le mal n'habite en ta tente ;

tu lèveras un front sans tache, 15
tu seras ferme et ne craindras !
Alors, tu oublieras tes maux, 16
remembrances d'eaux écoulées.
Constants midis seront tes jours ; 17
tes nuits deviendront des matins !
Ta sûreté naît de l'espoir ; 18
tu veilles et tu dors en paix.
Couché, nul ne te veut d'effroi, 19
et beaucoup briguent ta faveur.
Mais les yeux des méchants s'éteignent ; 20
tout refuge est fermé pour eux :
leur espoir est au dernier souffle !

XII
Oui, tout cela mon œil le vit, 1
l'ouït et retint mon oreille.

XII
Alors Job prit la parole, et dit : 1

Par ma foi, vous êtes des hommes ! 2
Avec vous mourra la sagesse.

Les lieux communs sur la grandeur de Dieu débités par les amis n'étourdissent point Job qui peut juger et jugera librement dans sa propre cause (*3* ; *11-12* ; XIII, *2*).

3 Mais j'ai du sens autant que vous.
D'ailleurs, qui ne sait tout cela ?... [1]
11 L'ouïe sait discerner les mots,
le palais goûter l'aliment :
12 A têtes grises la sagesse,
A longue vie l'intelligence !

XIII

2 Tant savez-vous, autant je sais,
et je ne vous le cède en rien !

Les amis se font les avocats de Dieu contre Job par un sentiment de crainte, non par amour de la vérité (4-8) ; Dieu pourrait bien les confondre (9-12).

4 Quant à vous, prôneurs de mensonges,
à vous tous, pâles charlatans,
5 que plutôt ne vous taisiez-vous !
cela vous eût été sagesse.
6 De ma bouche oyez donc le blâme ;
ayez reproche de mes lèvres !

---

1 XII, 4 D'un ami je suis la risée,
moi, l'orant à qui Dieu répond...
en risée, le juste et le saint !
5 Honte au malheur ! Mot d'homme heureux
Scandale à qui bronche du pied !
6 Aux brigands maisons pacifiques,
Assurance à qui tente Dieu... (?)

C'est pour Dieu que vous parlez faux, 7
pour lui que vous osez mentir !
Osez-vous le prendre en faveur, 8
et vous faire ses avocats ?
Serait-il bon qu'il vous citât ? 9
comme autrui le berneriez-vous ?
Contre vous il ferait la preuve, 10
si secrets soient vos partis-pris.
Qu'il se lève, il vous épouvante, 11
et sa terreur tombe sur vous...
Vos proverbes sont mots de cendre 12
et vos répliques, pure argile !

Aussi, Job a-t-il le courage d'engager au péril de sa vie un procès avec Dieu pour que soient alors reconnus son innocence et son droit (13-14 ; 3 ; 15-19).

Taisez-vous, que je parle, moi ! 13
et puis, m'advienne que pourra !
Je veux prendre ma chair aux dents, 14
et mettre ma vie en mes mains.
Moi, je veux parler à Schaddaï, 3
et avec Dieu j'entends plaider.
Qu'il me tue, car plus je n'espère ; 15
mais je veux lui prouver mes voies.
Cela déjà m'est salutaire ; 16

car l'impie n'approche de lui.
17 Écoutez donc bien mes paroles,
ce que j'annonce à vos oreilles.
18 Voici, j'ai préparé ma cause,
et je sais que j'aurai raison.
19 Si quelqu'autre veut m'entreprendre,
tôt je vais me taire et mourir !

Que Dieu donc lui accorde quelque répit et lui dis la raison de sa disgrâce (*20-23*).

20 Épargne-moi deux seules choses,
et je ne fuirai point ta face :
21 Que de moi s'écarte ta main,
que ta terreur plus ne m'assiège !
22 Appelle, je te répondrai ;
ou si je parle, fais réponse.
23 Ai-je donc tant d'iniquités ?
Fais-moi connaître mes offenses !

En vain ! Dieu ne répondra pas. Se plaindr alors toujours de cette disgrâce injustifi (*24-27*).

24 Pourquoi détourner ton visage,
me prendre pour ton ennemi ?

Chasserais-tu feuille légère ? 25
paille aride poursuivrais-tu,
pour m'écrire d'amers libelles, 26
m'imputer erreurs de jeunesse ;
pour me mettre les pieds aux ceps 27
et surveiller tous mes sentiers,
épier la trace de mes pas ?

Et pourtant la vie de l'homme est assez courte par elle-même... (XIV, *1-2* ; XIII, *28*),

XIV
Homme que femme mit au monde
est pauvre en jours, riche en misère :
Fleur qui pousse, puis se dessèche ; 2
ombre qui passe et ne s'arrête !

XIII
Il s'émie comme vermoulure, 28
comme un habit rongé des mites.

pour que Dieu ne la lui rende pas plus brève encore en lui refusant la relâche que l'on donne au serf épuisé de fatigue (XIV, *3-6*).

XIV
Et sur lui tes yeux sont ouverts ! 3

Et tu veux qu'il plaide avec toi !... [1]
4-5 Si donc ses jours lui sont comptés,
si tu lui mesures les mois,
limites qu'il ne peut franchir ;
6 ne le fixe plus, qu'il repose
et comme un serf goûte le soir !

Et si l'homme ne peut espérer revivre comm
l'arbre qui repousse de lui-même... (7-12),

7 Un arbre n'est pas sans espoir :
coupé, il peut renaître encore
et ne manquer pas de rejets.
8 Qu'au sol sa racine vieillisse,
que la souche en meure dans terre ;
9 s'il sent les eaux, vite il repousse,
émet des rameaux comme un plant.
10 Mais l'homme meurt et disparaît ;
mais l'homme expire, et où est-il ?
11 Les eaux disparaissent du lac ;
le fleuve s'épuise et tarit :
12 Gisant, l'homme plus ne se lève ;
jusqu'à fin des cieux il ne bouge
et ne sort plus de son sommeil !

1. 3 *c*. Glose. Qui tirera le pur de l'impur ? Personne !

ue Dieu veuille tout au moins cacher Job un temps au Schéol *et le protéger ainsi contre sa colère en attendant rentrée en grâce* (*13-17*).

uisses-tu m'enclore au *Schéol* 13
un temps, jusqu'à fin de ton ire ; [1]
puis te ressouvenir de moi !
toute heure de ma corvée 14b
j'attendrais que vînt ma relève,
répondrais à ton appel 15
réclamant l'œuvre de tes mains.
lors, si tu comptais mes pas, 16
tu voudrais oublier ma faute,
celler en bourse mon péché 17
et blanchir mon iniquité !

n vain encore ! Fatal comme les éléments, Dieu conduit jusqu'à fin douloureuse le destin de tout être humain (*18-22*).

lais la montagne doit crouler, 18
le roc s'ébouler de sa place ;
s eaux doivent user la pierre, 19
les pluies entraîner les guérêts :

1. Caché que serait Job sous la terre comme la racine de l'arbre qui peut reverdir.

14a Homme qui meurt ne peut revivre !
20 Car tu détruis l'espoir de l'homme ;
tu l'abats sans retour : il passe !
défiguré tu l'expédies.
21 Il ne sait si ses fils prospèrent ;
s'ils sont à l'étroit, il l'ignore.
22 Il n'a douleur que de sa chair ;
pour lui seul son âme gémit ! [1]

XV

1 Alors ELIPHAZ de Teiman prit la parole et dit :

Job n'a parlé ni comme un sage : l'idée qu'il se fait de Dieu blesse la religion (2-4),

2 Sage ne parle en songe creux,
le corps ballonné de vent d'est !
3 Discussions en mots inutiles,
discours qui n'avancent en rien !
4 Tu lèses ainsi la religion ;
à Dieu tu ravis le respect.

1. Au *Schéol*, le mort n'a douleur d'autre que de lui-même.

comme un juste : sa plainte dissimule sa mauvaise conscience (5-6).

ar ta faute inspire ta bouche 5
et tu tiens langage de fourbes.
a bouche te juge, et non moi ; 6
contre toi ont parlé tes lèvres !

a prétention de Job d'être plus sage que ses amis, son refus de leurs consolations inspirées de Dieu sont blasphématoires (7-13).

s-tu né le premier humain, 7
mis au monde avant les collines ?
vant compte au conseil divin, 8
lui as-tu ravi la sagesse ? [1]
t'as-tu su que nous ne sachions, 9
compris que nous ne comprenions ?
ez nous aussi sont têtes blanches, 10
plus riches de jours que ton père !
est-ce rien que Dieu te console, 11
qu'on te dise douce parole ?
donc t'emporte ainsi ton cœur ? 12

1. Allusion voilée à un mythe du premier homme dérobant à Dieu la sagesse, mythe différent du récit de la Genèse où le premier homme acquiert « la science du bien et du mal ».

Pourquoi cligner ainsi des yeux,
13 quand contre Dieu houle ta rage,
quand ta bouche éclate en murmures ?

Encore une fois, l'homme ne saurait être juste devant Dieu (14-16).

14 Qu'est donc l'homme pour qu'il soit pur,
fils de femme, pour qu'il soit juste ?
15 S'il ne se fie pas à ses saints [1],
si le ciel n'est pur à ses yeux ;
16 combien moins l'homme, être perdu,
qui boit le crime comme l'eau !

Encore une fois, c'est un fait d'expérience que l'impie se trouve mal de son impiété (17-24).

17 Je veux t'instruire, écoute-moi,
te rapporter ce que j'ai vu,
18 ce que les sages m'ont appris,
sans rien cacher, d'après leurs pères,
19 à qui seuls fut donnée la terre
avant qu'ici vînt l'étranger : [2]

1. Dieu.
2. Ce stique seul date le poème après la captivité.

Le méchant tremble en tous ses jours, 20
tant d'années qu'en vivrait tyran.
Voix d'effroi hante ses oreilles ; 21
bandit lui tombe en pleine paix.
Il n'ose sortir des ténèbres, 22
se sachant voué à l'épée,
qu'il sera la proie du vautour, 23
que l'infortune est toute proche,
que le jour noir va le surprendre, 24
péril et gêne l'assaillir... [1]

Le châtiment divin punira sa révolte et l'atteindra infailliblement (*25-35*).

C'est qu'il levait sa main sur Dieu, 25
se croyait fort contre Schaddaï :
il courait à lui, col tendu, 26
sous le toit de ses boucliers,
la face voilée d'embonpoint, 27
et les reins tout garnis de graisse... [2]
Pauvre il sera sans bien durable ; 29
sur terre il n'étendra son ombre ;
un feu brûlera son surgeon ; 30

1. 24 *c.* Comme un roi montant à l'assaut.
2. 28 Il occupait des villes mortes,
des maisons qu'on n'habite plus,
sur le point de tomber en ruines.

le vent emportera sa fleur.
31 Qu'il ne se fie pas à sa cime,
nous savons qu'elle est vanité ;
32 sa palme sèche avant le temps,
et son rameau ne verdit plus ;
33 comme un cep il perd son verjus
et comme l'olivier sa fleur :
34 Car souche d'impie est stérile ;
feu dévore tente vénale :
35 Qui maux conçoit, néant enfante ;
son ventre porte duperie !

XVI

1 Alors Job prit la parole et dit :

Job est fatigué de ces faciles sermons sur le sort de l'impie qui ne sont certes pas les consolations attendues (2-6).

2 J'ouïs souvent de telles choses,
ô malgracieux consolateurs !
3 Quand finiront ces vains propos ?
Qui vous pique d'ainsi répondre ?
4 Je parlerais tout comme vous,
si vous vous trouviez à ma place :

Je vous ferais de beaux discours ;
sur vous je branlerais la tête ;
na bouche vous raffermirait, 5
et je n'épargnerais mes lèvres.
Mais parler n'empêche mon mal ; 6
me taire ne l'éloigne pas !...

l souffre plus encore de paraître un pécheur châtié par Dieu, qui vraiment s'acharne sur lui outre mesure (7-14).

ar maintenant mon mal m'épuise 7
et ma détresse m'enveloppe :
lle témoigne contre moi ; 8
ma fièvre m'accuse de faute.
l me déchire en sa colère ; 9
il grince des dents contre moi ;
il me fascine en ennemi ;
ouvre sa bouche sur moi, 10
frappe mes joues avec outrage !... [1]
'étais en paix, il m'a brisé, 12
m'a pris à la nuque et lancé ; [2]
puis il m'a dressé pour sa cible :

1. 11 Dieu m'abandonne au malfaiteur
et me jette aux mains des méchants :
10 *c.* ils s'amassent autour de moi !
2. Comme à la volée.

13 Autour de moi vibrent ses traits ;
il me fend les reins sans pitié,
sur la terre répand mon fiel,
14 ouvre blessure sur blessure,
puis court sur moi comme un *gibbor* [1].

Ainsi humilié, et comme anéanti, Job espe
pourtant, dans la conscience qu'il a de s
innocence, qu'un « témoin » arbitrera sa cau
du haut du ciel. (*15-21*).

15 J'ai noué le *saq* [2] sur ma chair,
plongé ma corne [3] en la poussière ;
16 ma face est rouge de mes pleurs,
et l'ombre noire est sur mes cils.
17 Or, mes mains sont nettes de crime,
et ma supplique est droite et pure :
18 Terre, ne couvre pas mon sang !
que mon cri ne soit étouffé !
19 Voici qu'aux cieux, j'ai mon témoin,
et mon garant, dans les hauteurs ;
20 ma clameur monte jusqu'à Dieu,
et mes yeux pleurent devant lui !

1. Un guerrier.
2. Le « sac », vêtement de deuil, noué autour des re
3. La « corne », symbole de la force ou de l'honneur.

ı'il arbitre l'homme et lui-même, 21
comme un mortel et son prochain.

ue ce témoin se hâte, alors, car Job s'éteint
d'opprobre et de douleur (*22* ; XVII, *1-12*).

ar mes ans à venir se comptent 22
et j'entre en la voie sans retour !

XVII
on souffle va s'éteindre en moi : 1
Il ne me reste que les tombes...
e suis objet de raillerie, 2
et mes yeux ont des nuits amères... [1]
n me rend la fable du peuple ; 6
c'est à moi qu'on crache au visage.
on œil s'obscurcit de chagrin, 7
et tout mon corps n'est plus qu'une ombre ![2]
es jours s'écoulent vers la mort ; 11
les liens de mon cœur sont brisés.

1. 3 Prends donc mon gage près de toi ;
car qui me toperait en main ?
4 Tu les as privés de raison :
leur main ne se lèverait pas.
5 Tel veut faire part aux amis,
quand les yeux de ses fils languissent !
2. 8 L'homme honnête en est stupéfait ;
le pie contre l'impie s'indigne ;
9 mais le juste soutient sa voie ;
qui a mains pures prend courage.
10 Mais venez tous, et revenez :
chez vous ne trouverai-je un sage ?

12 La nuit est maintenant mon jour ;
en nuit s'est changée ma clarté !

et son espoir mourrait avec lui (13-16).

13 Espérer ?... Au *Schéol* je gîte !
J'étends ma couche dans la nuit.
14 A la fosse je crie : Mon père !
et aux vers : Ma mère et mes sœurs !
15 Où donc serait mon espérance ?
et mon bonheur, qui l'aperçoit ?
16 Me suivraient-ils donc au *Schéol* ?
Ensemble irions-nous en terre ?

XVIII

1 Alors BILDAD de Suah prit la parole et dit

Bildad s'irrite du mépris que fait Job des conseil de ses amis comme de sa colère insensée (2-4).

2 Quand finiras-tu de parler ?
Ne saurais-tu nous laisser dire ?
3 Pourquoi nous prendre pour des bêtes,
comme du bétail, sous tes yeux ?
4 Te déchirant dans ta colère,

veux-tu que le pays se vide,
ou qu'un rocher quitte sa place ?

Il ne peut que lui dépeindre à nouveau le sort final de l'impie ; comment les chagrins et la mort l'attendent (5-16),

Oui, le jour du méchant s'éteint 5
et sa flamme ne brille plus.
La clarté pâlit en sa tente ; 6
sa lampe meurt auprès de lui.
Ses pas alertes se resserrent ; 7
sa sagesse le fait broncher.
Ses pieds donnent dans un filet ; 8
il va sur un treillis de pièges.
Un lacet le prend au talon ; 9
sur lui tombent des nœuds coulants :
(Sa corde était cachée en terre, 10
son attrape sur le sentier.)
De partout des terreurs l'assaillent, 11
le lancer en est sur ses pas.
Il a faim dans son abondance ; 12
le malheur le suit côte à côte.
Sa peau est rongée par un mal ; 13
l'aîné de *Mouth* [1] mange ses membres.

1. L'aîné de la Mort, la Peste.

14 Arraché de sa tente sûre,
on le traîne au roi des terreurs [1].
15 On occupe sa tente vide ;
on épand du soufre en son lieu.
16 Par le bas ses racines sèchent ;
en haut, se flétrit sa ramure.

et comment le monde entier s'épouvante de sa ruine (17-21).

17 Sa pensée périt de la terre :
il n'a plus de nom par les champs.
18 Du jour on le pousse à la nuit ;
on le chasse de l'univers,
19 sans jet ni pousse en sa tribu,
sans survivant dans ses demeures.
20 A son jour tremblent ceux d'ouest ;
ceux de l'est en ont le frisson :
21 C'est bien peu que maison d'impie,
séjour de qui ne connaît Dieu !...

XIX

1 Alors Job prit la parole et dit :

1. Le chef du royaume infernal (Le *Nergal* babylonien).

Job se plaint d'être aussi injustement décrié par ses amis, quand son malheur n'a d'autre cause que le caprice et la cruauté de Dieu, qui lui enlève à la fois son honneur et sa vie (2-12).

Ah ! cessez d'attrister mon âme, 2
en m'accablant de vos discours !
C'est dix affronts que vous me faites ; 3
sans honte me maltraitez-vous !
Quand bien même j'aurais failli, 4
c'est moi seul qu'engage ma faute !
Mais m'insultez-vous à bon droit 5
en me reprochant mon opprobre ?
Sachez-le, c'est Dieu qui m'accable, 6
qui m'encercle de son filet.
Je crie violence, et n'ai réponse ; 7
j'appelle, et point de jugement !
D'un mur il a barré ma route, 8
mis des ténèbres sur ma voie.
Il a démantelé ma gloire, 9
de ma tête ôté ma couronne !
Il sape autour de moi — je meurs ! — 10
comme un arbre abat mon espoir,
attise contre moi son ire, 11
et me tient pour son adversaire :
Voici ses bataillons pressés, 12
qui fraient leur route jusqu'à moi,
et campent autour de ma tente.

Puissent ces amis, émus du triste abandon où le délaissent les siens et de la maladie qui l'accable, le prendre en pitié et l'épargner (*13-20* ; *26-27ᵉ* ; *21-22*).

13 Mes frères s'éloignent de moi ;
de moi s'écartent mes amis.
14 Proches, familiers m'abandonnent,
15 et mes hôtes m'ont oublié !
Je suis l'intrus pour mes servantes
et comme un barbare à leurs yeux ;
16 mon esclave ne répond pas,
que ma bouche appelle ou implore !
17 Mon haleine écœure ma femme ;
je répugne aux fruits de mes lombes.
18 Les enfants mêmes me méprisent ;
si je me lève, ils m'injurient.
19 Mes confidents m'ont en dégoût ;
ceux que j'aimais me sont hostiles.
20 A ma peau sont collés mes os ;
mes dents sont tombées de ma bouche ;
26 ma chair s'en va toute en lambeaux ;
27ᵉ ma vie se flétrit en mon sein !
21 Pitié, pitié, vous, mes amis !
car la main de Dieu m'a touché.
22 Pourquoi me traquer comme lui,
de ma chair avoir toujours faim ?

On peut écrire en mémorial ses paroles pour l'heure où le « témoin » espéré lui rendra justice, condamnant du même coup ceux qui le veulent coupable (23-29).

Que l'on écrive mes paroles, 23
qu'on les consigne dans un livre ;
qu'à burin de fer et de plomb [1] 24
on les grave au roc pour jamais !
Je sais, moi, que vit mon *goël* [2], 25
qu'enfin sur terre il va surgir ;
que donc je le verrai moi-même, 27
que mes yeux le contempleront.
Quand vous dites : Comment l'atteindre [3] ? 28
trouver en lui cause à procès ? —
craignez pour vous-mêmes le glaive, 29
l'ire qui s'enflamme aux péchés
et fait connaître ainsi Schaddaï....

XX

Alors Sophar de Naama prit la parole et dit : 1

Pourquoi mes pensées me ramènent ?... 2

1. Coulé d'un alliage de ces deux métaux.
2. Témoin, répondant, arbitre.
3. Comment atteindre Job.

C'est qu'en moi gîte un grand souci :
3 Quand j'entends leçon qui m'outrage,
mon esprit veut que je réponde.

Il le répétera : le bonheur de l'impie ne dure que peu de temps (*4-11*) ; *sa méchanceté finit par tourner en poison* (*12-14*).

4 Ne sais-tu que depuis longtemps,
depuis qu'homme fut mis sur terre,
5 joie de méchant fut toujours courte,
bonheur d'impie n'eut qu'un instant ?
6 Quand sa cime irait jusqu'aux cieux,
quand sa tête atteindrait la nue,
7 il disparaît comme un fantôme :
qui l'avait vu dit : Où est-il ?
8 Il s'envole comme un vain rêve,
s'enfuit comme vision de nuit :
9 Œil qui le vit ne le voit plus,
et son lieu ne l'aperçoit plus.
11 Ses os étaient pleins de jeunesse...
elle gîte en terre avec lui !
12 Que le mal soit doux à sa bouche,
qu'il le dérobe sous sa langue,
13 qu'il le savoure sans en perdre,
en le gardant sous son palais ;

c'est pain qui s'aigrit en son ventre, 14
venin d'aspic en ses entrailles.

et le jugement de Dieu l'atteint lui-même, dans ses biens, qui lui échappent (15-21) et dans sa personne qui périt (22-26) en même temps que tous les siens, à la face de l'univers satisfait (26-29).

Il rend les biens qu'il avala ; 15
Dieu les fait sortir de son ventre.
C'est venin d'aspic qu'il suçait ; 16
dard de vipère l'a tué !
Il ne voit plus ruisseler l'huile, 17
découler le miel et le lait ;
il rend le gain qu'il n'a goûté, 18
les acquêts dont il n'a joui.
Parce qu'il pressura les pauvres, 19
vola maison qu'il n'a bâtie,
ses fils restitueront aux pauvres 20
et ses mains rendront ses biens fonds.
Son ventre n'a pas eu repos ; 20
il a comblé ses convoitises :
nul n'échappait à son repas... 21
Aussi, son heur aura vécu !
Comblé de biens, il a l'angoisse ; 22
la main du malheur est sur lui :

23 Quand il est à remplir son ventre,
Dieu l'atteint du feu de son ire,
fait pleuvoir ses traits sur son corps.
24 Fuit-il devant l'épée de fer,
c'est l'arc d'airain qui le transperce :
25 le carreau lui sort des épaules,
l'éclair lui passe par le foie.
Sur lui pleuvent les épouvantes ;
26 toutes les ténèbres l'attendent.
Feu qu'on n'allume point le brûle
et paît les vivants de sa tente.
28 Les flots emportent sa maison
— torrents du jour de la Colère.
27 Les cieux révèlent son forfait ;
la terre est dressée contre lui.
29 Voilà la part faite au méchant,
et le lot qu'il reçoit de Dieu !

XXI

1 Alors Job prit la parole, et dit :

2 Veuillez écouter ma parole,
et bornez-là vos compassions !
3 Supportez-moi, laissez-moi dire :
m'ayant ouï, vous jugerez.

Son malheur ne lui vient pas des hommes (4-6). La loi du monde est autre qu'on ne dit : Ce sont les méchants qui ont toutes les faveurs divines : longue vie (7), famille heureuse (8-9), richesse et fin enviable (10-13).

Est-ce d'un homme que j'ai peines ? 4
et comment ne halèterais-je ?
Regardez-moi dans la stupeur ; 5
mettez la main sur votre bouche !
Car, quand j'y pense, je frémis, 6
et ma chair en a le frisson :
Pourquoi les méchants vivent-ils 7
et croissent-ils en âge, en force ?
Leur graine prospère auprès d'eux ; 8
leurs pousses sortent sous leurs yeux.
Leurs maisons sont libres d'alarmes ; 9
sur eux il n'est verge de Dieu.
Leur taureau féconde à coup sûr ; 10
leur vache met bas sans faillir.
Ils mènent leurs fils en troupeau ; 11
et leurs enfants vont à la danse,
à jeux de tambours et de harpes, 12
à son de flûtes prenant joie.
C'est le bonheur qui clôt leurs jours ; 13
en paix au *Schéol* ils descendent.

Cela, malgré leur impiété notoire qui reste bien réellement impunie (*14-18*),

14 Ils disent à Dieu : Loin de nous !
nous ne voulons suivre tes voies.
15 Qu'est Schaddaï, que nous le servions ?
que gagner à le supplier ? —
16 C'est en leurs mains qu'est leur bonheur ;
c'est hors de lui qu'est leur conseil.
17 Combien de fois s'éteint leur lampe,
ou sur eux tombe le malheur,
ou les fait périr sa colère,
18 comme une paille au gré du vent,
ou bale qu'emporte l'orage ?

quand même le châtiment atteindrait les fils du méchant (*19-21*).

19 Mais Dieu le châtie dans ses fils ! —
Qu'Il le punisse, lui ; qu'il sache !
20 que ses yeux voient son infortune ;
qu'il boive au courroux de Schaddaï !
21 Que lui fait, après, sa maison,
quand s'est clos le cours de ses ans ?...[1]

1. 22 Est-ce à Dieu qu'on apprend la science,
quand c'est lui qui juge les grands ?

Vaine et trompeuse, la thèse des amis : la rumeur publique elle-même certifie que l'impie est heureux jusqu'au bout (27-34).

Voici, je connais vos pensées, 27
les chimères forgées par vous :
Où est la maison du notable ? 28
où, la demeure des méchants ? —
N'interrogez-vous les passants ? 29
et ne comprenez-vous leurs signes ? [1]
qu'en jour de mort l'impie est sauf, 30
qu'en jour de colère il surnage ?
Qui lui dit sa conduite en face ? 31
et qui lui rend ce qu'il a fait ?
A lui, quand on le porte aux tombes, 32
qu'il veille sur son mausolée [2],
es mottes du vallon sont douces ! 33
Et tous y viennent après lui,
comme avant lui foule innombrable...

---

23 L'un meurt en sa pleine vigueur,
en toute paix et tout repos,
24 hanches bien rebondies de graisse,
moëlle des os bien rafraîchie ;
25 l'autre meurt l'âme tout amère,
sans avoir goûté le bonheur ;
26 ensemble ils gîtent dans la terre
où les vers les couvrent tous deux !

1. Les sentences ou remarques écrites aux carrefours, sur les bois ou sur les pierres des clôtures des propriétés par les voyageurs (Dhorme).
2. Par sa stèle ou sa statue.

34 Ainsi vos compassions sont vaines,
et vos réponses, tromperie !

XXII

1 Alors ELIPHAZ de Teiman prit la parole et dit :

C'est bien l'intérêt de l'homme d'être vertueux (*2-3*).

2 L'homme est-il donc utile à Dieu ?...
C'est à soi que pourvoit le sage !
3 Juste, avantages-tu Schaddaï ?
Gagne-t-il à tes voies parfaites ?

C'est sa malice que Dieu punit dans Job, sa vie mauvaise, cause de son malheureux sort (*4-11*).

4 Est-ce ta crainte qu'il punit,
s'il este en justice avec toi ?
5 N'est-ce que ta malice est grande,
qu'il n'est de fin à tes offenses ?
6 Tu gageais sans raison tes frères,
dépouillais les nus de leurs hardes,

n'abreuvais point d'eau l'assoiffé, 7
ôtais à l'affamé son pain... [1]
Veuves tu renvoyais mains vides, 9
aux orphelins brisais les bras :
Voilà pourquoi des lacs t'enserrent, 10
t'épouvante un subit effroi.
Le jour s'éteint, tu n'y vois plus ; 11
les grandes eaux t'ont recouvert !

Job songeait peut-être que Dieu ignorerait sa conduite, comme pensaient les pécheurs d'autrefois : comme eux il s'est trompé (12-20).

Dieu n'est-il au faîte des cieux ? 12
Vois les astres, comme ils sont hauts !
Alors, tu dis : Dieu, que sait-il ? 13
Juge-t-il derrière la nue ?
Elle est son voile : il ne voit rien ; 14
il s'arrête au pourtour des cieux ! —
Suivrais-tu les voies d'autrefois, 15
qu'ont foulées des hommes pervers
qui furent pris avant le temps, 16
quand le fleuve [2] engloutit leurs vies ;

1. 8 Au fier à bras, à lui la terre ;
au favori de s'y loger !
2. Les eaux du déluge.

17 qui disaient à Dieu : Loin de nous !
que peut donc nous faire Schaddaï ? — ...[1]
18b Loin de moi leurs conseils d'impies !
19 Mais les justes, heureux, l'ont vu ;
et l'innocent s'est moqué d'eux :
20 Voilà leurs biens anéantis,
la flamme dans leur opulence !

Il doit se convertir, et avec la richesse et la guérison il retrouvera grâce devant Dieu (*21-30*).

21 Renoue avec lui, fais la paix,
et le bonheur te reviendra.
22 De sa bouche reçois la loi ;
remets en ton cœur ses paroles.
23 Reviens à Schaddaï, courbe-toi,
de ta tente écarte le mal ;
24 et tu tiendras l'or pour limon,
l'ophir[2] pour caillou des torrents :
25 C'est Schaddaï qui sera ton or,
sa loi, qui sera ton argent.
26 En Schaddaï seront tes délices ;
vers Dieu tu lèveras ta face.
27 Si tu l'implores, il t'entendra,

1. 8a Lui... d'heur faisait leurs maisons pleines !
2. L'or du pays d'Ophir.

et tu t'acquittes de tes vœux.
Ce que tu veux te réussit ; 28
sur tes voies brille la lumière.
Car s'il abaisse l'orgueilleux, 29
il sauve qui baisse les yeux.
S'il délivre l'homme innocent, 30
t'auront délivré tes mains pures !

XXIII

Alors JOB prit la parole, et dit : 1

Job continue à se plaindre. Il voudrait plaider sa cause devant Dieu pour le convaincre de son innocence (2-7), que Dieu sait bien, du reste (10-12).

Ce jour encor mon cri s'échappe, 2
bien que sur lui pèse ma main !
Mais que je sache où le trouver ; 3
que j'arrive à son haut séjour,
pour devant lui plaider ma cause, 4
emplir ma bouche d'arguments,
savoir ce qu'il me répondrait, 5
comprendre ce qu'il me dirait !
Aurions-nous débats à grand'force ? 6

Non ! Il n'aurait qu'à m'écouter :
7 devant lui plaiderait un juste ;
onc n'aurais-je à craindre mon juge !...[1]
10 Il connaît mes voies, qu'il m'éprouve,
comme l'or je sortirai pur :
11 En ses pas ont tenu mes pas,
sans dévier j'ai gardé sa voie.
12 Je n'ai pas fléchi de ses lois,
serrant en mon sein ses préceptes.

Il craint seulement que Dieu ne s'obstine dans son cruel arbitraire (*13-17*).

13 Mais il est libre, qui l'arrête ?
ce que veut son âme il le fait ;
14 il réalise son vouloir,
toutes pensées qui sont en lui.
15 Aussi, je tremble en sa présence ;
quand j'y songe, j'ai peur de lui.
16 Dieu m'a rendu de cœur craintif,
et Schaddaï m'a frappé d'effroi.
17 Et me voici nu dans la nuit,
dans le noir qui voile ma face !...

1. 8 Que j'aille à l'est, il n'y est pas ;
à l'ouest, je ne l'aperçois pas !
9 Qu'il œuvre au nord, je ne l'y vois ;
se cache au sud, je ne l'y trouve !

(*Car, on ne sait pas bien s'il punit l'oppression qui règne dans les campagnes* (XXIV, *1-11*) *ni le le crime qui règne dans les villes* (*12-17*).

XXIV

Les temps de Schaddaï sont cachés, 1
ses amis n'ont point vu ses jours.
Pourquoi ?... Des gens changent les bornes,[1] 2
ravissent troupeau et pasteur,
traquent l'âne des orphelins, 3
à la veuve gagent son bœuf,
arrachent au sein l'enfançon, 9
gagent au pauvre son petit.
Les indigents fuient les chemins ; 4
les pauvres du pays se cachent :
tels qu'onagres dans le désert, 5
ils sortent quêter leur provende ;
et, s'ils travaillent jusqu'au soir,
pas n'est de pain pour leurs enfants !
Aux champs, c'est de nuit qu'ils moissonnent, 6
vendangent la vigne du riche.
Ils s'anuitent n'ayant manteau, 7
ni vêtement contre le froid.
Percés de la pluie des montagnes, 8
ils ont le roc pour tout abri.
Ils s'en vont nus et sans habits 10[a]

1. Les bornes des champs.

11ᵃ exprimer l'huile entre les meules.
10ᵇ En portant la gerbe ils ont faim !
11ᵇ En foulant la cuve ils ont soif !
12 En ville, les mourants gémissent,
l'âme des blessés crie secours,
et Dieu n'entend pas leur prière !
14ᵃ A l'aube surgit l'homicide,
qui tue le pauvre et l'indigent.
15 A la brune épie l'adultère,
qui dit : Œil ne saurait me voir —
ayant mis un voile à sa face.
14ᵇ Dans la nuit rôde le voleur,
16ᵃ qui perfore dans les ténèbres
les maisons qu'il marqua de jour.
13 Tous, ils haïssent la lumière ;
ils en méprisent les chemins
et n'en fréquentent les sentiers ;
16ᵇ ils ne connaissent pas le jour :
17 les ténèbres sont leur matin,
et l'aurore, leur épouvante...
25 Si non... qui me fera menteur,
à néant réduira mon dire ?)

XXV

1 Alors Bildad de Suah prit la parole, et dit :

Affirmant simplement la toute puissance de Dieu dans l'univers (XXV, *2-6* ; XXVI, *5-14*).

Domination, crainte, à Celui 2
qui crée la paix dans les hauteurs !
Peut-on dénombrer ses milices ? 3
Sur qui ne surgit sa lumière ?
Devant Dieu, l'homme a-t-il raison ? 4
fils de femme serait-il pur ?
Vois, si la lune même est claire 5
et les astres, purs à ses yeux ?
Combien moins un homme, ce ver, 6
un fils d'homme, ce vermisseau !

XXVI

Les *rephaïm* [1] tremblent sous terre ; 5
les habitants des eaux se troublent ;
le *Schéol* est nu, devant lui, 6
et l'*Abaddon* [2] n'a plus de voile !
Il étend le nord sur le vide, 7
et suspend la terre au néant,
serre les eaux dans sa nuée 8
sans qu'elle éclate par dessous.
De la lune il barre la face, 9
sur elle étendant son nuage.
Il trace un cercle sur les eaux, 10
orée du jour et de la nuit.

1. Les mânes, les morts.
2. Equivalent de *Schéol*. Gouffre, séjour des morts.

11 Les colonnes des cieux frémissent
et s'effrayent à sa menace.
12 Par sa force il dompte la Mer,
par son art, écrase *Rahab*.
13 Son souffle balaye les cieux ;
sa main tue le serpent *barih*[1].
14 Tels sont les contours de ses œuvres
dont nous n'entendons qu'un murmure.
Qui comprend son puissant tonnerre ?...

XXVI

1 Alors JOB prit la parole, et dit :

Méprisant cette... consolation (*2-4*).

2 Que tu sais bien aider le faible,
secourir un bras impuissant,
3 conseiller un homme peu sage,
manifester sagesse grande !
4 Pour qui donc as-tu dit ces mots ?
et l'esprit de qui sort de toi ?

Tant qu'il vivra Job maintiendra le fait de son innocence (XXVII, *2-7*).

1. Un des *tannînim*, monstres auxiliaires de *Rahab*, sinon *Rahab* elle-même.

XXVII

Vive Dieu, qui remet ma cause ! 2
par Schaddaï, qui aigrit mon âme,
tant qu'en moi du souffle sera, 3
esprit de Dieu dans ma narine,
fausseté ne diront mes lèvres, 4
mensonge n'émettra ma langue !
Vous donner raison ? Non, ma foi ! 5
Mourir, non dénier mon droit !
Je m'y tiens, point ne le relâche ; 6
mon cœur ne renie pas mes jours.
Sort d'impie soit à qui me hait ! 7
sort de coquin à qui m'attaque !

Seul un juste peut invoquer Dieu, espérer en lui (8-12).

A prier qu'espère un pervers, 8
à élever son âme à Dieu ?
Dieu va-t-il entendre son cri, 9
quand lui survient peine et tourment ?
Peut-il se complaire en Schaddaï, 10
invoquer Dieu à chaque instant ?
Je vous montre le doigt de Dieu, 11
ne vous cache rien de Schaddaï.
Que si tous vous l'avez compris, 12
pourquoi vous plaire à vanité ?

XXVII

Alors SOPHAR de Naama prit la parole, et dit :

Reprenant son discours précédent au point où il l'a laissé (*en* XX, *29*) *et dépeignant toujours le sort du méchant* (XXVII, *13* ; XXIV, *18-24* ; XXVII, *14-23*).

13 ... La part que Dieu fait aux méchants,
le lot de Schaddaï aux tyrans ?...

XXIV

18 Fétus sur la face des eaux ;
leur domaine maudit sur terre :...[1]
19 Sec et chaud boivent eaux de neige :
ainsi le *Schéol*, le pécheur.
20 Doux sein de sa mère l'oublie ;
son nom même ne se sait plus !
Comme un arbre est brisé l'injuste :
21 Il pillait bréhaigne stérile ;
à veuve ne faisait de bien.
22 Mais le Fort qui mâte les forts
se lève !... il n'est plus sûr de vivre !
23 Dieu lui laisse appui et repos ;
mais ses yeux surveillent ses voies.
24 Il s'élève un temps... il n'est plus !

1. 18 *c.* Fouleur ne va plus à leur vigne.

Il plie comme une herbe cueillie,
fané comme tête d'épi.

XXVII

Ses fils grandissent pour le glaive ; 14
ses enfants n'ont leur soûl de pain.
Ses rescapés, Mouth [1] les enterre, 15
et leurs veuves ne pleurent pas.
S'il fait tas d'or comme de sable, 16
piles d'habits comme d'argile ;
c'est un juste qui s'en habille, 17
un innocent qui a les sous.
Bâti d'oiseau, que sa maison ; 18
hutte, telle qu'en fait gardien [2].
Riche, il s'endort... c'est pour jamais ! 19
Qu'il ouvre les yeux... il n'est plus !
Des terreurs l'assiègent le jour, 20
et, la nuit, tourbillon l'emporte.
Le vent d'est le soulève... il va... 21
il l'arrache de sa demeure ;
il le pourchasse sans merci, 22
fuyant, fuyant devant sa main.
Alors, on applaudit sur lui, 23
et on le siffle de partout !

1. La mort.
2. Fragile comme le nid de l'oiseau, branlante comme la hutte de branchages du gardien des plantations.

XXIX

1 Alors Job reprit son poème, et dit :

2 Qui me rendra tel qu'autrefois

. . . . . .

(XXIX-XXXI, 40. Voir ci-dessus.)

40e Ci finissent les paroles de Job.

IV

DISCOURS D'ÉLIHU

(XXXII-XXXVII)

XXXII

Ces trois hommes cessèrent de répondre à Job, 1
parce qu'il était juste à leurs yeux.

Alors s'alluma la colère d'Elihu, fils de Bara- 2
kel, de Buz, de la famille de Ram ; sa co-
lère s'alluma contre Job, parce qu'il se
justifiait contre Dieu ;

et sa colère s'alluma contre ses trois amis, 3
parce qu'ils n'avaient pas trouvé de ré-
ponse et ainsi avaient condamné Dieu.

Or Elihu avait attendu durant qu'ils par- 4
laient avec Job, parce qu'ils étaient plus
vieux que lui en jours.

Et Elihu ayant vu qu'il n'y avait plus de 5
réponse dans la bouche des trois hommes,
sa colère s'alluma.

Alors Elihu, fils de Barakel, de Buz, prit la 6
parole et dit :

Elihu s'excuse d'abord de sa jeunesse ; mais Dieu lui ayant donné la sagesse, il parlera (6-14).

Je suis jeune, vous êtes vieux ,
c'est pourquoi j'eus peur, et j'ai craint
de vous montrer ce que je sais.
7 Je disais : Les ans vont parler,
grand âge va montrer sagesse. —
8 Mais, chez les hommes, c'est l'esprit,
souffle de Schaddaï, qui instruit :
9 Les grands ne sont pas les vrais sages,
ni les vieillards les justes juges.
10 Je vous dis donc : Écoutez-moi !
A mon tour de montrer ma science :
11 Voici, j'attendais vos paroles ;
j'ouvrais l'oreille à vos devis ;
tant que vous étudiiez vos mots,
12 je vous prêtais mon attention.
Or, pas un n'a réfuté Job,
à ses dires n'a répondu.
13 Ne dites pas : C'est nous les sages,
car Dieu nous instruit et non l'homme. —
14 Job n'ayant dit mot contre moi,
des vôtres ne lui répondrai-je...

A son tour il parlera sous la poussée intérieure de l'Esprit, sans faire acception de personnes (15-22).

Tout cois, ils ne répondent plus, 15
les paroles leur font défaut !
J'attends... Puisqu'ils ne disent mot, 16
qu'interdits ils n'ont plus réplique,
je répondrai donc pour ma part, 17
à mon tour ferai voir ma science.
Et me voici plein de discours : 18
l'esprit intérieur me presse ;
mon cœur est un moût sans évent 19
dont éclatent les outres neuves.
Je parlerai pour mon soulas, 20
pour réponse ouvrirai mes lèvres,
à personne n'ayant égard, 21
ne donnant de titre à personne ;
car ne saurais-je donner titre, 22
tôt m'eût repris mon créateur !

Lui, répondra loyalement à Job comme à son semblable et son égal devant Dieu (XXXIII, *1-7*).

XXXIII

Te plaise donc, Job, m'écouter ; 1
sois oreille à tous mes propos :
Voici qu'ayant ouvert ma bouche, 2
ma langue bat sous mon palais.
Mon cœur a des paroles sûres, 3

et mes lèvres, de clairs discours.
4 Si tu le peux, réplique-moi ;
arme-toi, devant moi tiens ferme !
5 C'est moi, devant Dieu ton pareil,
et pétri de la même argile :
6 l'esprit de Dieu m'a fait aussi,
le souffle de Schaddaï m'anime.
7 Ainsi de moi tu n'auras crainte,
lourde ne te sera ma main.

Premièrement, Job s'est plaint que Dieu l'afflige injustement (*8-11*).

8 Donc, tu disais à mes oreilles,
si j'ai bien ouï tes paroles :
9 Je suis pur ; je suis sans péché ;
je suis net ; je n'ai point de faute...
10 Et Dieu trouve en moi des prétextes
à me tenir pour ennemi !
11 Il me met les pieds dans les ceps ;
il m'épie en tous mes sentiers. —

C'est là une erreur : Si Dieu, plus grand que l'homme, visite celui-ci en des songes pénibles, c'est pour le détourner de l'orgueil et le préserver d'un plus malheureux sort (*12-18*).

Ici, te dirai-je, tu erres ; 12
car Dieu est bien plus grand que l'homme.
Et pourquoi lui fais-tu grief 13
de ne répondre à tout propos ?
Car Dieu parle une seule fois, 14
et ne se répète deux fois :
Dans un songe, en vision de nuit, 15
qu'un lourd sommeil tient les humains,
qu'ils s'assoupissent sur un lit,
c'est là qu'il se révèle à l'homme, 16
qu'il l'effraye d'apparitions,
pour le déprendre de ses œuvres, 17
et l'amputer de son orgueil,
garder son âme de la fosse, 18
et sa vie de passer au puits [1].

S'il l'éprouve par la maladie, c'est pour les mêmes motifs : son ange intercesseur sauvera le patient de la mort et lui rendra le bonheur perdu. (19-26).

Un mal l'éprouve sur sa couche, 19
un vif tremblement de ses os.
Sa vie a le dégoût du pain, 20

1. Le puits (ou canal) vertical donnant accès à la chambre funéraire des tombeaux (ou hypogées) cananéens.

son âme, du friand manger.
21 Sa chair dépérit à vue d'œil ;
ses os mincis ne se voient plus.
22 Son âme approche de la fosse
et sa vie du séjour des morts.
23 Mais s'il est près de lui un ange,
un de ces mille intercesseurs,
pour dire à l'homme son devoir
26c et lui restituer son droit,
24 pour le prendre en pitié et dire : [1]
Ne le laisse aller à la fosse,
j'ai trouvé rançon à son âme. —
25 sa chair gonfle alors de jeunesse,
il revient à son prime temps ;
26 il prie Dieu qui lui est propice,
revoit sa face avec transport.

De sorte que la souffrance n'est pas l'effet d'une malveillance divine, mais un sage avertissement du Tout-Puissant (27-33).

27 Puis il dit et redit aux hommes :
J'avais péché, faussé le droit,
et Dieu ne me l'a pas rendu ;
28 mais il m'a préservé du puits ;
ma vie a revu la lumière ! —

1. A Dieu.

Et voilà tout ce que Dieu fait 29
deux fois, jusqu'à trois fois, pour l'homme,
pour le ramener de la fosse 30
à la lumière des vivants !
Or sus, Job, veuille m'écouter ; 31
fais silence, puisque je parle.
Que s'il est des mots, réponds-moi. 32
Parle, il me plaît que tu sois juste ;
sinon, tu devras m'écouter, 33
apprendre de moi la sagesse...

XXXIV

ELIHU reprit la parole, et dit : 1

Ecoutez, sages, mes paroles ; 2
vous, savants, prêtez-moi l'oreille ;
car l'oreille juge un discours 3
comme le palais goûte un mets :
Nous retiendrons ce qui est juste ; 4
nous apprendrons ce qui est bon.

Deuxièmement, Job a prétendu que Dieu n'est pas juste ; que l'homme ne retire aucun profit de sa piété (5-9).

Voici, Job a dit : Je suis juste ; 5

mais Dieu a méconnu mon droit
6 et lui a donné démenti ;
car, sans péché, j'ai male plaie ! —
7 Quel homme donc ainsi que Job
boit le blasphème comme l'eau,
8 va s'alliant aux malfaiteurs,
et marche avec les gens pervers ?
9 N'a-t-il dit : Rien ne sert à l'homme
de se complaire en Elohim ! —

Grave blasphème ! car Dieu rétribue selon toute justice : Il gouverne l'univers ; et seul peut ainsi régner qui sauvegarde le droit (10-28).

10 Hommes de cœur, écoutez-moi.
Loin de Dieu la perversité !
loin de Schaddaï l'iniquité !
11 Car il paye l'homme à son œuvre,
traite chacun selon sa voie.
12 Certes, Dieu ne fait pas le mal,
et Schaddaï ne plie pas le droit !
13 Qui donc lui a remis la terre ?
qui l'a chargé du monde entier ?
14 Qu'il ramène à lui son esprit,
et qu'il retire à lui son souffle :
15 à l'instant toute chair expire,
l'homme retombe à la poussière.

S'il est du sens, entends ceci ; 16
perçois l'écho de mon discours :
Qui hait le droit peut-il régner ? 17
Condamnerais-tu si grand juge,
qui traite le roi de vaurien, 18
et les nobles, de scélérats ;
qui aux princes n'a nul égard, 19
ne distingue entre riche et pauvre,
tous étant l'œuvre de ses mains ?...[1]
Car ses yeux sont aux voies de l'homme, 21
dont il aperçoit tous les pas :
Il n'est ténèbres, il n'est ombre 22
où se cachent les malfaiteurs.
Aussi bien connaît-il leurs œuvres, 25
les abat, la nuit, et les broie.
A nul il n'envoie citation 23
pour venir ester devant lui,
mais brise les grands sans enquête 24
et en met d'autres à leur place,
comme des méchants les soufflette 26
en pleine vue des spectateurs,
pour s'être écartés de sa trace, 27
avoir tant méconnu ses voies,
qu'à lui monte l'appel du faible, 28

1. 20 En un rien, ils meurent, ils passent :
Une nuit le peuple s'insurge,
balaie le fort sans y toucher !

et qu'il entend le cri des pauvres !

Nul ne le prend en défaut de vigilance ; il veille à empêcher le mal de triompher (29-30) et à faire grâce au repentir (31-33).

29 S'il s'assoupit, qui le secoue ?
s'il se voile, qui l'aperçoit ?
Il observe tous et chacun,
30 pour que ne règne pas l'impie,
nul de ceux qui pipent le peuple.
31 Mais que le pervers dise à Dieu :
Séduit, je ne pécherai plus ;
32 ignorant, veuille bien m'instruire ;
fauteur du mal, c'est bien fini ! —

33 A ton sens le va-t-il punir ?
Mépriserais-tu... ? [1]
Si c'est toi qui juges, non moi,
veuille dire ce que tu sais !

Job a donc mal parlé de lui (34-37).

34 Les hommes de cœur me diront,

1. Sans doute : sa miséricorde.

avec tout sage qui m'écoute :
ob ne parle pas avec science ; 35
ses discours n'ont pas de raison. —
Iais Job sera jugé à fond 36
pour ses réponses d'homme impie ;
ar il ajoute à son péché, 37
niant sa faute devant nous,
discourant sans fin contre Dieu !

XXXV

Elihu reprit la parole, et dit : 1

roisièmement, Job a prétendu que Dieu doit se désintéresser des fautes de l'homme (2-4).

sas-tu bien tenir pour juste 2
de dire : J'ai droit contre Dieu !
e dire : Que t'importe, à toi ? 3
et que te fais-je, si je pèche ? —
oi, je te répondrai ceci, 4
et à tes amis avec toi :

ns doute Dieu ne se trouve ni lésé, ni avantagé par les actions de l'homme, et c'est bien celui-ci qui en porte la responsabilité (5-8).

5 Regarde vers les cieux, et vois...
Vois ces nues plus hautes que toi !
6 Pécheur, en quoi peux-tu l'atteindre ?
que lui fais-tu par tant de fautes ?
7 Juste, que lui peux-tu donner,
ou que reçoit-il de ta main ?
8 A tel que toi va ton offense,
à fils de l'homme ta justice...

Mais si Dieu n'intervient pas en cas d'oppressio
malgré la plainte des justes, c'est que celle-c
est l'effet de la colère, et non une humble prièr
au Tout-Puissant (9-16).

9 On crie sous l'excès d'oppression ;
on clame sous le bras des grands,
10 mais non vers Dieu qui nous a faits,
qui donne des chants à la nuit [1] ;
11 qui nous enseigne par les bêtes,
par l'oiseau des cieux nous instruit.
12 Lors donc, on crie sans qu'il réponde,
sous la tyrannie des méchants :
13 Bien en vain ! car Dieu n'entend pas
et Schaddaï n'y prête attention !
14 Bien moins, si tu dis ne le voir,

1. Les roulements du tonnerre.

qu'ayant procès tu dois l'attendre,
que son courroux ne sait punir, 15
qu'il ignore la transgression...
Ainsi Job baille bouche vide, 16
sans raison multiplie les mots !

XXXVI

ÉLIHU continua, et dit : 1

Attends un peu, que je t'instruise : 2
il est encor des mots pour Dieu !
Je vais porter haut mon savoir, 3
rendre justice à qui m'a fait.
Il n'est rien de faux dans mes dires ; 4
parfait de science est près de toi !

Oui, Dieu est juste pour tous (5-7a).

Oui, Dieu, s'il est grand par la force, 5
ne dédaigne pas le cœur pur ;
s'il ne laisse vivre méchant, 6
il sait rendre justice aux pauvres,
et au juste assurer son droit. 7a

Quant à la douleur, elle est l'école où l'homme

doit apprendre à reconnaître son orgueil secret et à le désavouer, à peine de mourir (7-14).

7b Il a mis les rois sur le trône :
ils se flattent d'y seoir toujours ;
8 et les voilà dans les entraves,
pris aux lacets de la douleur !
9 Il leur dévoile ainsi leur fait,
leur péché, savoir : leur orgueil ;
10 leur fait entendre une leçon,
les fait se retirer du mal.
11 Que s'ils écoutent, puis le servent,
leurs jours s'achèvent dans la joie
et leurs années dans les délices.
12 Sinon, ils s'en vont par le puits,
expirent faute de sagesse.
13 Qu'impies ils cachent leur colère,
qu'ils ne crient point d'être enchaînés ;
14 ils n'en meurent pas moins tout jeunes,
en leurs années d'adolescence.

Que Job fasse son profit de cette leçon (15-21).

15 Par sa peine [1] il sauve le pauvre
et l'éduque par son tourment :

1. Dieu sauve par la peine, l'épreuve qu'il envoie.

Ainsi de l'angoisse il te tire, 16
de l'étau il te met au large,
à table couverte de mets.
Tu juges jugement d'impie, 17
et tes mains portent la justice :
Que richesse ne te séduise, 18
don ne te fasse dévier !

..... [1]

Garde-toi de tourner au mal, 21
c'est lui qui t'a valu malheur !

Dieu est grand ! (*22*-XXXVII, *13*).

Oui, Dieu est grand par sa puissance ; 22
est-il un maître tel que lui ?
Qui lui imposera sa voie ? 23
Qui lui dira : Tu fais le mal ! —
Souviens-toi d'exalter son œuvre 24
que les poètes ont chantée,
que tout mortel se plaît à voir, 25
que l'homme contemple de loin !
Dieu est grand à ne le comprendre ; 26
de ses ans le compte est sans fin.
Il attire les gouttes d'eau, 27
les fond en pluie pour son orage

1. Texte désespéré (19-20).

28 qui ruisselle par les nuées,
qui pleure sur la foule humaine.
31 C'est par lui qu'il nourrit les peuples,
donne abondance d'aliments.
29 Qui comprend les strates des nues,
le fracas de son habitacle ?
30 Voici qu'il déploie son orage,
voile la mer jusqu'aux abysses ;
32 qu'il lève à deux mains son éclair
et lui enjoint d'aller au but ;
33 qu'il avertit de son tonnerre
le troupeau qui sent la tempête.

XXXVII

1 Voici que mon cœur en frémit
et qu'il bondit hors de sa place !
2 Écoutez sa voix qui fait rage,
le bruit sourd qui sort de sa bouche !
3 Il la lâche sous tous les cieux
sa lueur, jusqu'aux bords du monde :
4 Aussitôt rugit une voix ;
il tonne de sa voix auguste ;
il ne retient plus les éclairs,
et sa voix retentit toujours !....
5 Par sa voix Dieu fait des prodiges,
il fait grand à ne le comprendre :
6 A la neige il dit : Tombe à terre !
aux averses de pluie : Plus fort !

Sur tout mortel il met un sceau, 7
pour que l'homme apprenne son œuvre[1],
que la bête rentre au couvert 8
et demeure dans ses tanières.
C'est du sud que vient la tempête, 9
et du septentrion, le froid.
Au souffle de Dieu naît la glace, 10
l'étendue des eaux se durcit.
Que si la nue jette un éclair, 11
la nue reflète sa lueur,
et l'éclair tournoyant en cercles, 12
chemine au gré de ses desseins :
faisant tout ce qu'il lui enjoint
au regard de l'orbe terrestre ;
soit que pour verge il obéisse, 13
soit que pour grâce il exécute.

Quiconque comprend cette grandeur de Dieu doit se taire (14-20) et craindre Celui qui est ainsi à la fois puissant et juste (21-24).

Entends ceci, Job, calme-toi ! 14
sonde les prodiges de Dieu.
Sais-tu comment Dieu leur commande, 15
comment sa nue jette lueur ?

1. Contraint par la tempête à demeurer au logis, l'homme apprend ainsi la souveraineté et la puissance de Dieu.

16 Des nuées sais-tu l'équilibre,
ce miracle de l'omniscient ?
17 toi, dont les vêtements s'échauffent
quand dort la terre au vent du sud.
18 Avec lui déploies-tu les cieux
fermes comme un miroir de fonte ?
19 Fais-moi connaître que lui dire,
que proférer dans nos ténèbres ?
20 S'est-il instruit si j'ai parlé ?
Se trouble-t-il, si l'homme cause ?...
21 Voici qu'on ne voit plus le jour :
il est caché par les nuages ;
22 mais un vent passe et les balaie ;
du nord nous revient la clarté :
C'est Dieu, en redoutable gloire !
23 Schaddaï, nous ne pouvons l'atteindre ;
grand est-il de force et de droit,
maître en justice, impénétrable :
24 Aussi l'homme le doit-il craindre,
lui, qui n'a nul égard aux sages !

V

DISCOURS DE IAHVÉ

(XXXVIII-XLII, 9)

XXXVIII

Alors IAHVÉ répondit à Job du sein de la 1
tempête, et dit :

Qui donc oblitère mes vues 2
de paroles vides de science ?

XL

Veux-tu donc enfreindre mon droit, 8
me damner pour avoir raison ?
Tu as sans doute bras de Dieu, 9
voix qui tonne comme la sienne !
Pare-toi d'orgueil, de hauteur ; 10
revêts-toi de gloire et d'honneur !
Répands les flots de ta colère ; 11
regarde, abats toute âme fière ;
Regarde et courbe le superbe ; 12
sur place écrase les méchants !
Enchartre-les tous dans la terre, 13
et retiens-les en basse-fosse :

1. Et XL, 6.

14 Alors je te louerai moi-même ;
car ta droite t'aura sauvé !...

XXXVIII

3 Allons ! ceins tes reins comme un homme
je te consulte, enseigne-moi !
4 Où donc, quand je fondai la terre,
étais-tu ?... dis-le, si tu sais !
5 Qui l'a mesurée, que tu saches ?
qui tendit le cordeau sur elle ?
6 Sur quoi plongent ses fondations ?
qui a posé sa pierre d'angle
7 aux chœurs des astres du matin,
aux chants de tous les fils de Dieu ? [1]
8 Qui a clos la mer à deux portes,
quand elle jaillit hors du sein ?
9 quand je fis des nues sa vêture,
ses langes d'un épais brouillard,
10 lui imposai démarcation
et lui mis battants et verrou :
11 Jusqu'ici viendras-tu, pas outre ;
meure ici l'orgueil de tes flots ! [2]

1. Les anges, êtres semi-divins à qui sont comparés, dan le stique précédent, les astres du matin, doués comme eu de vie, et capables même de pureté morale ; comp. XV 5 et XXV, 5.
2. La mer inférieure, faite de la seconde moitié de *Raha* primordiale, cf. VII, 12 ; XXVI, 12, vaincue par l Créateur et, d'être mythique, devenue élément natu rel.

As-tu jamais disposé l'aube, 12
à l'aurore indiqué sa place,
pour saisir les coins de la terre 13
et en secouer les méchants ;
qu'elle [1] se moule comme argile, 14
se teigne comme un vêtement ;
qu'aux méchants soit celé le jour 15
et que leur bras levé se brise ? [2]
As-tu gagné le fond des mers, 16
foulé le tréfonds de l'abîme ?
De la Mort as-tu vu les portes ? 17
As-tu vu les portes de l'Ombre ?
De la terre sais-tu l'ampleur ? [3] 18
dis-le, si tu la connais toute !
Quelle route tient la lumière ? 19
des ténèbres quel est le lieu,
pour les remettre en leur domaine, 20
juger des voies de leur maison ? [4]

1. La terre. Le jour se levant sur la terre en fait apparaître le relief et les couleurs.
2. Comme dans le poème de Job, XXIV, 13-17, la lumière est importune au criminel.
3. Esquisse du monde inférieur, de la base à la surface : sources de la mer, royaume des morts, disque terrestre.
4. Dans l'édifice du monde, lumière et ténèbres, entités concrètes, ont leur lieu et place déterminés ; et leur parcours est tracé d'avance pour faire *jour* et *nuit*. C'est la base de la voûte céleste, assise sur le bord des eaux (XXVI, 10), qui les sépare : alternativement elles passent et repassent derrière cette voûte par des conduits appropriés pour emplir notre séjour, à tour de rôle, de leur éclat ou de leur obscurcité.

21 Tu le sais bien, toi, né d'alors,
qui comptes tant et tant de jours [1].
22 Abordas-tu les stocks de neige,
vis-tu les magasins de grêle,
23 que je garde pour temps d'angoisse,
pour jours de guerre et de combat ?
24 Par quelle voie fuse la foudre,
et l'autan se déploie sur terre ?
25 Qui ouvrit conduit à l'ondée
et chemin aux coups de tonnerre [2],
26 qu'il pleuve sur les solitudes,
lés déserts où point n'est d'humain ;
27 que s'abreuve la lande aride ;
qu'en steppe germe le gazon ?
28 Y a-t-il à la pluie un père ?
qui fait les gouttes de rosée ?
29 Du ventre de qui sort la glace ?
le givre des cieux, qui l'enfante ?
30 quand l'eau durcit comme la pierre,
que l'abîme fige ses traits ?
31 Serres-tu les nœuds de *Kîmâ* ? [3]
Dénoues-tu les liens de *Késîl* ? [4]

---

1. Ironique !
2. Le firmament solide soutient, en même temps que les eaux supérieures, tout l'ensemble, et comme la réserve des météores qui, eux aussi, se répandent sur la terre par des conduits aménagés dans la voûte céleste.
3. Grec : les Pléiades.
4. Grec : Orion.

Sors-tu *Mazzarôth* [1] en son temps ? 32
Mènes-tu *Aïsch* et ses fils ? [2]
Connais-tu les lois des cieux ? 33
Règles-tu leurs effets sur terre ?
Portes-tu ta voix jusqu'aux nues, 34
qu'un déluge d'eaux te réponde ?
Feras-tu partir les éclairs ? 35
et te diront-ils : Nous voici !
Qui a mis sagesse en l'orage, 36
donné du sens au météore ?
Qui des nuages sait le compte, 37
et penche les outres des cieux,
que le sol se prenne en limon, 38
et que les mottes s'agglomèrent ?
Pour le lion chasses-tu la proie ? 39
Des lionceaux gaves-tu la faim,
quand ils sont tapis aux couverts, 40
tiennent embuscade aux halliers ?
Qui prépare au corbeau sa table, 41

1. Grec : Mazourôt. Syriaque : Chariot (Dhorme : la Couronne boréale).
2. La Grande Ourse et la Petite Ourse.
Les constellations apparaissent ici, comme dans le poème babylonien de la création, à l'instar de « captives », « liées de cordes », auxiliaires de *Rahab* (babylonien : *Tiâmat*) prises au filet du créateur et devenues créatures astrales. A un autre point de vue, « images des grands dieux », qui « règlent les jours » et gouvernent le monde inférieur.

quand ses petits clament vers Dieu,
et qu'ils errent sans nourriture ?

XXXIX

1 Sais-tu voir faonner les steinbocks,
épier l'enfantement des biches,
2 compter les mois de leurs grossesses,
supputer leur parturition ?
3 — Elles se courbent, font leurs jeunes,
ainsi mettent bas leur portée —
4 Leurs fils grandissent au désert,
s'en vont, ne leur reviennent plus.
5 Qui mit l'onagre en liberté,
défit les liens de ce fuyard[1],
6 à qui j'ai fait demeure au steppe,
habitat en terre saline ?
7 qui rit du fracas de la ville,
n'entend pas les cris du toucheur ;
8 qui parcourt les monts, ses pâtis,
en quête de toute verdure.
9 Le *rêm* [2] voudra-t-il te servir,
passer la nuit dans ton étable ?
10 Noueras-tu bien corde à sa nuque,
pour herser la glèbe avec toi ?
11 T'y fierais-tu ,tant il est fort ?
lui confierais-tu ta besogne ?

1. L'onagre, considéré comme animal domestique retourné à l'état sauvage.
2. Le buffle.

Penserais-tu qu'il te revînt 12
et rentrât le grain à ton aire ?
L'autruche a l'aile paresseuse : 13
N'a-t-elle donc duvet ni plumes,
qu'elle confie au sol ses œufs 14
pour les réchauffer dans le sable,
ignorant qu'un pied les écrase, 15
qu'un fauve les piétinera ?
Dure à ses fils, qu'elle n'avoue, 16
de sa peine elle n'a souci ;
car Dieu l'a privée de sagesse, 17
l'a dépourvue d'intelligence.
Mais qu'elle se hausse et détale... 18
foin de cheval et cavalier ! [1]
Donnes-tu vigueur au cheval ? 19
Vêts-tu son col de crins flottants ?
Le fais-tu bondir comme un grylle, 20
hennir, superbe et terrifiant ?
Il piaffe au val, frémit de force, 21
et s'en vient faire front aux armes,
se rit de la peur, ne s'effraie 22
ni recule devant l'épée.
Sur lui résonne le carquois, 23
et flamboient la lance et l'épieu.

1. (13-18) Traduction en grande partie conjecturale de tout ce morceau considéré d'ordinaire comme de nature adventice.

24 Rage et fougue... il hume la terre ;
sonne la trompe, il ne tient plus :
25 A la trompette, il dit : 'Eha !
du plus loin flaire la bataille,
l'émoi des chefs et le hourra !
26 Est-ce à ton sens que l'autour vole,
qu'il tend ses ailes vers le sud ?
27 Est-ce à ta voix que l'aigle plane
et qu'il porte si haut son nid ?
28 se case aux rochers pour la nuit,
sur dent de roc ou forteresse,
29 d'où il guette sa nourriture,
— car ses yeux remarquent de loin —
30 et ses aiglons lapent le sang :
où sont cadavres, il y est.

XL

15 Voici *Behémôt* [1] devant toi,
qui mange l'herbe comme un bœuf.
16 Vois ce qu'il a de force aux reins,
quelle raideur aux plis du ventre !
17 Il dresse sa queue comme un cèdre.
Noueux sont les nerfs de ses cuisses ;
18 ses os sont des cannes d'airain,
sa charpente, barres de fer :
19 Prémice des œuvres de Dieu,
créé prince de ses consorts ;

1. L'hippopotame.

car les monts lui font sa provende 20
où s'ébattent bêtes des champs.
Il se couche sous les lotus, 21
sous couvert de joncs de marais :
L'ombre des lotus le protège, 22
les saules du wadi l'entourent.
Du fleuve en crue il ne s'émeut, 23
heureux qu'il atteigne son muffle.
Qui donc le prendra par ses yeux [1], 24
en pièges lui trouera le nez ?...
Prends *Léviathan* [2] à l'hameçon ! 25
d'une corde lie donc sa langue ;
aux naseaux passe-lui le jonc ; 26
perce donc sa joue du crochet !
Te fera-t-il tant de prières ? 27
te dira-t-il tant de tendresses ?
Fera-t-il un pacte avec toi, 28
que tu le prennes serf à vie ?
L'agaces-tu comme un oiseau ? 29
L'attaches-tu pour tes fillettes ?
Des gildes l'achèteront-elles 30
pour le débiter aux marchands ?

1. Comme on fait du crocodile dont la description suit. L'ayant pris à l'hameçon, « le pêcheur le tire à lui, et la première chose qu'il fait après l'avoir mis à terre, c'est de lui enduire les yeux d'argile délayée ». Hérodote, livre II, 70.
2. Le crocodile.

31 De dards cribleras-tu sa peau,
de harpons à poissons, sa tête ?
32 Mets la main sur lui... Souviens-t'en !
tu ne reprendras pas l'affaire.

XLI

4 Il me faut divulguer ses membres ,
dire sa force incomparable.
5 Qui pourra lever son armure,
pénétrer sa double cuirasse ?
6 ouvrir les vantaux de sa gueule,
de ses dents cerclées de terreur ?
7 Son dos est en rangées d'écailles,
scellé comme d'un sceau de pierre :
8 chacune d'elles tient à l'autre,
un souffle ne passerait entre ;
9 chacune adhère à sa voisine,
serties ensemble, inséparables :
10 Ses éternuements font lueur ;
à ses yeux sont les cils de l'aube.
11 De sa bouche partent des flammes,
des étincelles s'en échappent.
12 Ses naseaux soufflent la fumée :
ainsi fuse un chaudron bouillant.
13 Son haleine est rouge de braise,
et du feu jaillit de sa gueule.
14 En son cou réside la force,
et devant lui frémit la peur.

Les plis de sa chair sont épais ; 15-16
son cœur est dur comme une meule.
Les flots craignent quand il surgit, 17
et les vagues se déconcertent.
A qui le touche l'épée tombe, 18
la lance, la flèche, ou l'épieu.
Il tient le fer pour de la paille 19
et l'airain, pour du bois pourri.
Fils de l'arc [1] ne le fait pas fuir ; 20
pierre en fronde lui est fétu.
Massue lui semble poil de chaume ; 21
il rit du crissement des dards.
Portant sous lui des têts pointus, 22
comme une herse il raie la fange,
fait bouillir l'onde comme en pot, 23
le lac, comme un bassin d'onguent.
Son sillage luit sur sa trace ; 24
le flot semble avoir tête blanche...
Il n'a point son égal sur terre ! 25
Lui, la créature sans peur,
qui peut toiser tout orgueilleux, 26
est roi de tous les fils d'orgueil ! [2]

XL

Voilà déçue ton espérance : 1
rien qu'à sa vue [3] tu te renverses !

1. La flèche.
2. Les animaux sauvages.
3. Du crocodile

2 Qui donc oserait l'éveiller
et pourrait tenir devant lui ?
3 Qui l'attaqua impunément ?...
Pas un, certes, sous tous les cieux !...

XL

2 Cède, qui plaide avec Schaddaï !
Réponde, qui censure Dieu !...

3[1] Alors Job répondit à Iahvé et dit :

4 Trop peu suis-je pour te répondre !
Je mettrai ma main sur ma bouche :
5 C'est assez parlé d'une fois ;
deux fois, je ne saurais le faire !

XLII

2 Je reconnais que tu peux tout,
que nul dessein ne t'embarrasse.
3 J'ai parlé sans intelligence
de merveilles qui me dépassent.
5 J'avais ouï parler de toi ;
mais à présent mon œil t'a vu ;
6 aussi réprouvé-je...[2]
contrit, sur la terre et la cendre !

---

1. Et. XLII, 1.
2. Sans doute : mes discours.

XILI

Et après que Iahvé eut adressé ces paroles à 7
Job, Iahvé dit à Eliphaz de Teiman : Ma
colère s'est allumée contre toi et contre
tes deux amis, parce que vous n'avez pas
parlé de moi selon la vérité comme (l'a
fait) mon serviteur Job.

Prenez donc sept taureaux et sept bé- 8
liers ; allez à mon serviteur Job, offrez
pour vous cet holocauste, et mon servi-
teur Job priera pour vous. Alors, par
égard pour lui je ne vous ferai point
honte [1]...

Eliphaz de Teiman, Bildad de Suah et Sophar 9
de Naama s'en allèrent donc et firent ce
que Iahvé leur avait dit ; et Iahvé eut
égard à Job priant pour ses amis.

1. Parce que vous n'avez pas parlé de moi selon la vérité comme (l'a fait) mon serviteur Job.

VI

POÈME DE LA SAGESSE

(XXVIII)

Certes, l'argent a une source, 1
l'or, un endroit où on l'épure ;
le fer est extrait de la terre ; 2
le cuivre, d'une pierre dure.
L'homme a reculé les ténèbres, 3
creusé jusqu'à toute limite
le roc de l'Ombre et de la Mort !
Une nation fora des puits 4
qui se dérobent sous le pied,
où, suspendus, branlent des hommes.
C'est la terre d'où sort le pain, 5
sol fouillé comme par le feu ;
lieu où les pierres sont saphirs, 6
où les poussières sont de l'or ;
sentier inconnu de l'autour, 7
que n'a pas vu l'œil du faucon,
que les fauves n'ont point foulé, 8
où n'est passé le léopard !
Main d'homme a touché au silex, 9
fouillé la racine des monts,
creusé des canaux dans les roches, 10
exploré la source des fleuves ! 11

10b L'œil a vu tout objet de prix ;
11b tout secret apparut au jour !
12 Mais la sagesse, d'où sort-elle ?
où se trouve l'intelligence ?
13 L'homme n'en sait pas le chemin ;
elle n'est point chez les vivants.
14 L'abîme a dit : Non, pas en moi ! —
la mer : Elle n'est pas chez moi ! —
15 On ne l'achète pour or fin,
ni pour argent pesé, prisé ;
16 ne la payeraient or d'Ophir,
ni lazulite, ni saphir ;
17 ni or, ni verre ne l'égale ;
vase d'or fin n'est pas son prix.
18 Ne parlons coraux ou cristal,
ni de la pêcher comme aux perles !
19 Topaze de Kousch ne l'égale ;
l'or pur ne la payerait pas !
20 Et la sagesse, d'où vient-elle ?
où se trouve l'intelligence
21 cachée aux yeux de tout vivant,
dérobée à l'oiseau des cieux ?
22 Le gouffre et la mort en ont dit :
Nous en avons ouï parler ! —
23 Elohim en sait le chemin ;
c'est lui qui en connaît l'endroit :
24 Quand, plongeant jusqu'aux bords du monde,
son œil voyait tout sous les cieux,

pour donner pesanteur au vent, 25
jauger les eaux à la mesure,
assigner à la pluie sa loi, 26
leur chemin aux coups du tonnerre ;
alors il la vit, l'annonça, 27
l'affermit et l'approfondit...
Puis il dit à l'homme : Voici, 28
craindre Adonaï, c'est sagesse ;
fuir le mal, c'est intelligence !

TABLE DES MATIÈRES

		Pages
NTRODUCTION		7
I.	— Le sujet du poème	11
II.	— La composition du poème	14
III.	— L'histoire de Job	19
IV.	— Le poème de la Plainte de Job	24
V.	— Les amis de Job	27
VI.	— La « plainte » de Job	30
VII.	— L'auteur de la « plainte »	37
VIII.	— Caractère religieux et moral de la plainte	42
IX.	— Les discours de Iahvé et d'Elihu	48
X.	— Parallèles babyloniens et autres	54
XI.	— La traduction	57
LE POÈME DE JOB		63
I.	— L'histoire de Job (I-II ; XLII, 10-17)	65
II.	— La plainte de Job (III ; XXIX-XXXI)	75
III.	— Job et ses amis (II, 11-13 ; III-XXVII ; XXIX-XXXI)	93
IV.	— Discours d'Elihu (XXXII-XXXVII)	159
V.	— Discours de Iahvé. Conclusion (XXXVIII-XLII, 9)	179
VI.	— Poème de la sagesse (XXVIII)	195

ACHEVÉ D'IMPRIMER
POUR LES ÉDITIONS RIEDER
EN MAI 1929 PAR
L'IMPRIMERIE R. BUSSIÈRE
A SAINT-AMAND (CHER).

Date Due

JUN 4			
A.Q.			

Library Bureau Cat. no. 1137

BS
1414
.F8
B45

Bertie, Paul

The poem of Job.

53421

DATE	ISSUED TO